PAUL MORIN

POEMES DE CENDRE ET D'OR

MONTREAL

EDITIONS DU DAUPHIN

MCMXXII

TENTANDA VIA

THE LIBRARY OF
YORK
UNIVERSITY

Presented by

Caryn Johnston

and

John O'Connell

3 9007 0264 1059 7

85

OCT 5 1983

Date Due

FROST	JAN 21 1990		
F'R.	NOV 2 1989		
FROST	OCT 18 1990		
RENEWAL			
FROST	NOV 1 1990		
F.Recd	OCT 23 1990		

NLR 174

DU MEME AUTEUR

Poésie

LE PAON D'EMAIL, (Alphonse Lemerre, Paris, 1911)..... 1 vol. in-18;
LE COFFRET, (XLVIII sonnets, illustrés par Suzor-Côté), (en préparation)..... 1 vol. grand in-8.

Littérature

LES SOURCES DE L'OEUVRE DE LONGFELLOW, (Emile Larose, Paris 1913)..... 1 vol. in-8;
L'ECOLE EXOTIQUE, DE VILLEHARDOUIN A LOTI, (en préparation..... 2 vols in-8.

Traduction

LES SOURCES DE L'ACTIVITE ECONOMIQUE, (traduit de l'anglais de Edward Wentworth Beatty, Montréal, 1922) 1 vol. in-16.

Les *Quatre Poèmes de Li-Po* sont publiés dans ce volume avec l'autorisation de M. Witter Bynner et de la revue *Asia*.

POEMES DE CENDRE ET D'OR

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE:

vingt-sept exemplaires sur vergé antique,
numérotés de 1 à 27,
et trois exemplaires sur chine, marqués A, B, C.

JUSTIFICATION DU TIRAGE

Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous les pays.

No

PAUL MORIN

POEMES DE CENDRE ET D'OR

MONTREAL

EDITIONS DV DAVPHIN

MCMXXII

PS
9525
O7
P6
1922

FROST

MATRI .
FILIUS . AMANS
P . M .

REVEIL

Je me suis dit : *Morin, il faut écrire des vers;*
le temps passe, l'automne est fini, et l'hiver
semble aussi devoir s'écouler sans un poème.
Ces longues nuits avec les poètes que tu aimes,
ta lampe verte, ta théière,
et ton chat gris
qui contemple la flamme en pensant aux souris,
et ce jaune feu de cèdre, qui met des reflets d'ambre

aux pans plutôt fanés de ta robe de chambre
et, dans ce vieux logis, morose et puritain,
répand un vague arome constantinopolitain . . .
ces soirées, mon ami, ne me disent rien qui vaille.

Secoue un peu ta noble indolence. Travaille.
Pédagogue amateur, à la prose obligé,
ayant, d'un oeil distrait, aujourd'hui corrigé
trente-trois compositions sur la Pléiade,
ne t'imagine pas que la vie est maussade!
Je conçois qu'il y a des jouissances plus vives
que d'expliquer en classe La Princesse de Clèves;
mais courage, que diable! il faut que tu revives :
Art is long, *disait Longfellow, ce vieux bonze,*
(The Psalm of Life, *ligne onze,*
ou treize, je ne sais plus,) et la vie est brève.
Oublie tous les dégoûts et toutes les rancœurs;
depuis longtemps tu n'as causé avec ton cœur.
Vous devez tous les deux, pourtant, avoir des choses
à vous dire, et des mots gris, et des mots roses? . . .

Non.

Et ces grandes amours qui ravageaient ta vie?

Ce n'est que l'éternelle et l'enfantine envie
de la lèvre nouvelle et du choc inédit.

Et tes voyages, tes beaux voyages aux paradis
que tu chantas jadis : les aurores de Parme,
les nuits vénitiennes, l'or des jardins, la mer?

On n'en rapporte que des regrets et des larmes
(pour la rime, uniquement) amers,
rythmés classiquement chez Alphonse Lemerre.

Mais enfin, tu as bien, dans ton âme sonore,
un désir, un souvenir candide, un remords?

Je ne me penche plus sur l'émouvant tumulte
qu'allumaient dans mon être le baiser ou l'insulte.
Rien n'est vrai que l'ennui, et peut-être la mort...

Fadaises, mon ami, fadaises! Fariboles!
Allons, tu n'es pas fait pour être maître d'école
et ton esprit, jadis passable, se ratatine
d'avoir trop commenté monsieur de Lamartine.
Ne cite plus, sans t'en douter, tous ces gens qui te hantent ;
il n'est plus élégant d'être mil-huit-cent-trente.

Travaille et prends de la peine,
c'est le fonds qui manque le moins, et La Fontaine
fut plus sage que toute l'école hugonienne!

Mais tout a été dit, et merveilleusement?...

O nouveau Mallarmé! tu voudrais me redire
combien la chair est triste, et ce fait alarmant
qu'ayant lu tous les livres, il n'est plus rien à lire?
Souviens-toi du conseil du grand Jules Racine :
écris d'abord des livres, tu les liras plus tard!
Et puis, trêve de blague, mon petit! Ça m'assomme,
Tu n'es plus un poète? Sois, simplement, un homme.
Ouvre un peu ta fenêtre et regarde au dehors:
il est peut-être en toi quelque Rêve qui dort...

J'obéis.

O réveil de mon âme alanguie!
Le soir, baigné de lune et de grâce infinie,
chassa soudain la fourbe et lourde lâcheté
qui depuis tant de jours m'empêchait de chanter.
Tissés de brefs, d'errants, d'innombrables désirs,
faits de surprise heureuse et d'alerte plaisir,
dans ma chair, apaisée après des jeux cruels,

tremblèrent mille charmants souvenirs sensuels.
Je regoûtais la vie. L'air était constellé
d'astres depuis longtemps à mes regards voilés.
Au firmament de cendre et frissonnant d'argent
dansait le diaphane et fluide croissant.
Les sapins odorants tendaient avec mystère
vers les pelouses bleues leurs bras sexagénaires.
Mes yeux, indifférents depuis tant de saisons,
voyaient le jardin noir et la blanche maison ;
mes pas, comme autrefois, sur le seuil de ma porte,
lents, glissaient pour ne pas froisser les feuilles mortes.
O philtre, talisman, sortilège nocturne!
des fils d'opale liaient Andromède à Saturne . . .
tous mes rêves d'antan et tous mes souvenirs
refleurirent devant ce calme paysage . . .

Tel un homme, rouvrant ses vieux livres d'images,
je vis les jours anciens, de pleurs et de sourires,
et les nuits, consacrées aux pures harmonies
des rythmes caressants, des rimes éblouies,
apparurent, magiques, à mon cerveau fiévreux.
Ah, je pourrais encore écrire!

J'étais heureux.

Déjà chantaient en moi les mots ensorceleurs

qui disent la couleur de la ronde des heures;
déjà s'entrelaçaient les vers consolateurs
qui, mieux qu'un mot d'amour, font bondir notre coeur...
Quand, tout à coup, jaillie du doux abîme d'ombre
que fait un jardin nocturne, tiède et sombre,
une voix frêle et pure déchira la nuit.
Ah, quelle âme ingénue de très petite fille
rêvant à la lune, elle aussi, sous les charmilles,
de quelque fulgurant et tendre prince choisi,
clamait sa douce angoisse et sa mélancolie?
Ce fut une fusée harmonieuse, et telle
que l'air en fut brodé d'une lente dentelle.
Chantez, chantez, petite dame seulette,
le rossignol, ce soir, manquait seul au poète!
Mais vous ne chantez plus? ... C'est peut-être la muse
qui, dans les fontaines et les fleurs, s'amuse,
enivrée de parfums, de rosée, et de lune,
à dicter ses caprices plus haut que de coutume?
C'est l'heure où la Poésie, jadis familière,
posait sur mon front las sa main fraîche et légère ...
Ecoutons-la. Fermons les blanches persiennes.
Je ne suis plus moi-même, la nuit m'a fait sienne.
Pourrai-je, dans son pur et sonore silence,

louer, comme autrefois, sa mystique puissance,
et se peut-il que ce funeste enchantement
qui me liait, tel le Seigneur au Bois Dormant,
immobile et muet aux pieds de la Beauté,
se rompe et se dissipe avec l'obscurité?

Je rentrai.

Un point d'or rougeoyait dans ma lampe.
Dans l'âtre, des flammèches couraient sur la cendre.
Aux murs, Sisyphe et Prométhée,
dur dilemne, tendaient leurs masques contractés.
L'un disait : *Pauvre enfant, l'effort est fol et vain!*
L'autre : *Tu ne sauras d'autre but que la Flamme . . .*
O conquête du feu! le châtiment divin
n'a pu éteindre l'étincelle dans mon âme!

L'aube naissait, limpide et froide. Ses rayons
argentaient mes livres sur la table . . .

Travaillons.

I

CENDRES

Cendres, où glacés

Par trop de laideur, Cendres, où lassés

Après trop d'alarmes

S'en iront la chair et le coeur blessés

Oublier leurs larmes,

Il n'est de sanctuaires plus profonds

Ni de bras plus tendres

Que l'asile obscur où nous connaîtrons

Votre repos, Cendres . . .

VIERGE FEUILLET...

Vierge feuillet, pensée ardente,
Langueur des soirs de désaccords
Entre le trop paresseux corps
Et l'âme trouble et trépidante;

Futile regret qui me hantes
Des spontanés poèmes, morts
De trop de parfums, de trop d'ors,
Dès leurs naissances fulgurantes;

Ecrasé sous le fardeau du
Quotidien labeur obscur,
Moi, jadis frère de l'azur,

Faut-il que toujours je me lève,
Evoquant le rythme perdu
Des vers royaux qu'on fait en rêve?

LE BERCEAU

A mon père.

Mon père m'avait dit : "Lorsque tu seras grand,
En courant le monde à ton aise,
Peut-être verras-tu le doux pays normand
D'où te vient ton âme française.

Sans fastes et sans gloire, humble, étroit, familier,
Ce n'est qu'un tout petit village . . .
Souviens-toi que le sort a voulu te lier
A ce modeste paysage.

Souviens-toi que ce calme et paisible hameau
Est la source claire et profonde
Du sang latin tumultueux, hautain et beau,
Qui dans ton cœur murmure et gronde.

Mon fils, je veux qu'un jour, frémissant et pieux,
Dans l'ombre froide des grands hêtres,
Tu ailles au cimetière silencieux
Ecouter la voix des ancêtres.

Tu leur diras, lisant les noms que le soleil
A ternis sur les croix austères,
Que nous gardons ce sang, durant leur long sommeil,
Pur, et sans tare, et sans mystère;

Que je fus toujours droit, et mon père avant moi,
Et tendre à l'humaine souffrance,
Et que j'ai mis en toi le travail, et la foi,
Et l'amour sacré de la France."

Je ne savais de vous, cher pays, que ce parc
Gravé dans mes livres d'images,
Ces châteaux délicats, ces églises, et l'Arc
Que l'on explique aux enfants sages...

La France, alors, pour moi, ce n'était que Paris,
Et peut-être, espoirs ineffables,
Que vivaient encor là mes auteurs favoris,
Berquin, et le Bonhomme aux fables?

Je rêvais vaguement d'un ciel au tendre azur
Et d'une rivière argentine,
Des jardins, dont parle Madame de Ségur,
A l'ordonnance sobre et fine;

Mais quant à converser avec ce vieux grison
Dont l'ovale miniature
Bombait le hausse-col d'or, au mur du salon . . .
Ah non ! Père faisait de la littérature.

Mais depuis, j'ai connu le tranquille vallon
Fleuri de fenouil et d'armoise
Où parmi les toits lourds de lierre et de houblon
Jaillissent trois clochers d'ardoise.

Trois cloches à l'aube sonnèrent : Saint-Rémi,
Nonancourt, et la Madeleine ;
Des ramiers blancs volaient sur le bourg endormi,
L'air bleu fleurait la marjolaine . . .

J'ai vu tes nobles lys, jardin silencieux,
Fleurir près du seuil où vécurent
Les soumises aïeules et les durs aïeux,
— Seuls joyaux de leurs vies obscures —;

Et fier, et les yeux pleins de larmes, j'ai cherché
Dans la verte fraîcheur des rues,
Du presbytère à la grand'place du marché,
Les chères ombres disparues :

Ton grand-oncle le vieil Abbé, le Président
Roide et poudré, la pâle nonne
Morte en odeur de sainteté dans ce couvent,
Blanche âme aimante et monotone;

L'école à girouettes où l'on enseigna
Au gamin qui fut mon grand-père,
Inconsciemment, de haïr Catilina
Et de goûter François Voltaire;

Et la collégiale aux meneaux délabrés
D'où, depuis tant de siècles, l'heure
Tombe en chantante pluie, et les degrés marbrés
Des petits ponts jetés sur l'Eure . . .

Ah, j'ai tout vu, du Puits-Tiphaine au vieil ormeau
Dont les feuilles baignent dans l'Avre,
Et je crois comme toi, Père, que ce hameau,
— Halte choisie, ultime havre —

Dont le sonore nom charma confusément
Mon âme d'enfant, comme une onde
Fraîche et profonde, est bien — ô cher pays normand ! —
Le plus bel asile du monde.

Nonancourt (Eure), 1912.

IL N'EST QUE LA PRIÈRE.....

Il n'est que la prière, il n'est que la prière . . .

Crier son repentir, sa douleur, son espoir,
Et sentir, tel après l'orage vient le soir
Calme et pacifiant, sentir la main d'un père
Etreindre gravement notre tremblante main
Et, quand les autres voix ne parlent plus, entendre,
Plus douce que toutes les autres et plus tendre,
Une voix murmurer : tu feras mieux, demain !

Il n'est que la prière . . .

LEÇON

Etre heureux de son sort, et franc, et charitable,
Je pense, mon enfant, que le bonheur est là ;
Le ciel oriental, la plus subtile fable,
Le frisson amoureux . . . qu'est-ce que tout cela ?

Crois-moi, qui gaspillai mes premières années,
L'aurore la plus rose est proche de la nuit ;
Des souvenirs, mornes comme des fleurs fanées,
Sont tout ce qui me reste, et le mortel ennui.

D'abord, ne quitte pas la ville où tu es née,
Quoiqu'il t'en semble, il n'est de refuge plus beau
Car le fiévreux vouloir d'une Ile fortunée
N'est jamais satisfait et nous suit au tombeau.

Puis, aux heures de spleen, de dégoût, de souffrance,
Fuis les livres. Ce sont de mauvais conseillers.
Il ne reste que fiel et que désespérance
De leurs récits trop doux, charmeurs et mensongers.

Mais surtout, mon enfant, sois sourde au "Je vous aime"
De tous ces hommes qui te crieront leur désir.
Ferme ton cœur, s'il te fallait en mourir même,
Car c'est l'amour, vois-tu, qui fait le plus souffrir.

LES PLAISIRS DU MATIN

Près d'un rosier neigeux,
— D'un arome plus doux qu'une essence persane,
Plus fort que les parfums, les philtres et les vins,
Et si subtil qu'en chaque fleur le cœur se fane . . .—
J'ai lu, tout ce matin, *Les Jeux*
Rustiques et Divins.

LA PLAINTE DE DON JUAN

Brasier du merveilleux péché
Qui ne flambes que pour t'éteindre,
But qu'on ne peut jamais atteindre
Et qu'il faut sans cesse chercher...

Ah, cette pitoyable chasse,
Selon l'âge et la déraison,
Vers l'éternelle Robe où l'on
Puisse enfouir sa tête lasse;

Pélérinage aux jardins clos
Vers les Béatrix bienheureuses
Ou les Ninons, vierges ou gueuses,
Fruits d'émoi, grappes de sanglots;

Mélancolique affût aux Dames,
— Avec ou sans camélias, —
La longue année où l'on pria,
La brève nuit où l'on se damne;

O lâche, lâche passion
Qui coûtes trop d'ardentes larmes,
Où trouver les splendides armes
Dont mourra ma sujétion?

Jalouse blessure, qu'on aime
— Pâle écolier, adolescent,
Homme dur, vieillard frémissant —
Pour son obscure douleur même,

Te cicatrises-tu jamais?
Peut-être, un jour, bouffon farouche,
Trouverai-je la fraîche bouche
Qui résoudra l'énigme?... Mais,

Quel grimoire dément, quel livre
Nous dicta cette folle loi
Que l'on ne peut vivre sans toi,
Amour, amour, qu'on ne peut vivre?

GINTY

Ginty, ma grave amie au créole profil,
Vous avez un nom bien amusant, un nom rare
Et délicat, joyeux et preste, un nom subtil
Et qui vibre comme une corde de guitare,
Et qui danse, Ginty, pendant les nuits d'été,
Comme une vive séguedille sévillane,
Ou comme un chant fiévreux, frénétique, heurté,
Sous les folles étoiles de la Louisiane . . .

O bizarre antithèse entre vous et ce nom !
Vous devriez vous appeler Marthe, ou Sophie,
Vous qui, sans cesse, vos doigts blancs à votre front,
Lisez de si lourds bouquins de philosophie ;

Mais peut-être, Ginty, rêvez-vous du frisson
Que ne sait pas encor votre bouche enfantine,
Quand je vous vois, sourcils froncés, lire Bergson
Dans la bibliothèque, en manches de lustrine . . .

MUSIQUE

Ce soir, en écoutant de la noble musique,
Mon esprit, libéré de l'entrave physique,
S'est envolé d'un bond soudain, puissant et sûr,
Tel l'oiseau délivré s'élance vers l'azur.

Dans des temples, vibrant d'un somptueux andante,
Et des jardins, baignés d'une lumière ardente,
Je fus, trop bref instant, l'hôte des Maîtres morts.
Tout n'était qu'harmonie, extase, purs accords.

La voix des sources et la voix des clairs de lune
Se mêlaient aux sanglots des mers et de la dune,
Les chants de Montsalvat à l'ivresse d'Yseult...
O concert exalté jaillissant pour moi seul!

Et je compris qu'une obscure miséricorde,
Prévoyant la muette et sombre mort, accorde
A ceux que marque le stigmate sensuel
D'entendre, avant le grand Silence, un peu du ciel...

SEPULCRE

Le peuple français demande que le corps de Verhaeren soit gardé au Panthéon jusqu'à ce que l'Allemagne ait évacué la Belgique...

Donc, aussi, celui-là. Que douloureusement
Nous le voyons entrer dans l'occulte mystère,
Le vieux Maître à la prestigieuse chimère...
Tremblez, cyprès français, pleure, beffroi flamand!

Mais du moins, Verhaeren, ton pauvre corps sanglant,
Déjà meurtri par la brute tentaculaire,
Ne devra pas entendre, suprême calvaire,
Sur son tombeau, le choc du talon allemand.

La Ville sera ta maternelle gardienne,
Ses poètes t'offrent la paix marmoréenne
D'un asile triomphal et silencieux;

Et tant que n'aura pas sonné la délivrance,
Viens dormir le vivant sommeil des demi-dieux
Dans le linceul sacré d'un panthéon de France.

1916.

PAQUES

Sur le calendrier tragique
Où chaque jour est teint de sang
S'épanouit, rose magique,
Le simple nom éblouissant.

Il dit l'harmonie immuable
De l'avril, unique vainqueur,
La sève courant dans l'érable,
L'espoir frémissant dans le coeur;

Il dit la détente profonde
Après l'hiver fourbe et chagrin,
Neuve transparence de l'onde,
Splendeur nouvelle du jardin...

Mais, si bref, si grand, ce nom clame
Avant tout : Résurrection,
Victoire, sur le corps, de l'âme,
Ultime initiation.

1915.

INVOCATION

Que vous soyez brutale ou douce, exsangue Mort,
Je vous attends sans crainte;
Je ne serai jamais si tranquille et si fort
Qu'en votre bonne étreinte.

J'ai peut-être pleuré, quand pour d'autres humains
L'heure obscure est venue,
Mais je n'aurai pas peur du froid de vos deux mains
Sur ma poitrine nue;

Et lorsque j'entendrai résonner sur mon seuil
Vos rapides sandales,
Je vous accueillerai sans regrets et sans deuil,
A genoux sur les dalles.

STANCES

Ah, que ces souvenirs de jeunesse sont tristes,
Tumultueux, cuisants...
Je disais: Univers, pour moi seul tu existes!
Je n'avais que vingt ans.

J'étais un paladin, le monde, mon empire,
Le rêve, mon cheval;
L'avenir fleurissait pour mes jeux et mon rire
Son chemin triomphal.

Le beau nom de poète était ma seule envie,
L'amour, mon seul tourment...
Et derrière cet enfant aveugle, la Vie
Ricanait doucement.

L'INCERTITUDE

Que me réservez-vous, équivoque avenir,
Quels dégoûts, quels chagrins, quelle mort solitaire,
Quelle fosse sans fleurs dans quelle lourde terre?
Quelle bouche à ma tombe essaiera de s'unir?

Les hommes devront-ils illustrer ou ternir
Ma mémoire? Eternel pélerin du mystère,
Je n'ai pas célébré le sol héréditaire...
Pleurera-t-on en évoquant mon souvenir?

Mais qu'importe, Seigneur? Il suffira, peut-être,
N'ayant pas travaillé pour vous faire connaître,
D'avoir beaucoup souffert, étant poète... Moi,

Vous le savez, je n'ai chose qui me soutienne;
Et je sens durement votre implacable loi
Contre moi-même armer ma pauvre âme païenne.

LA COURSE

Comme vous galopez, coursier aveugle, ô Temps!
La fleur, à peine ouverte, est sous vos pas fauchée,
Et des plus beaux espoirs la funèbre jonchée
Borde la route où vont vos pieds impatients;

Les désirs ingénus et les corps palpitants
Sont broyés sans répit par votre chevauchée,
Le sanglot, l'anathème, et la plainte arrachée,
Rythment le choc de vos sabots indifférents.

Mais je suis de vos jeux les fatidiques courbes
Sereinement, laissant à d'autres de chanter
L'Espérance, la fluide fée aux yeux fourbes;

Car vous donnez, seul pitoyable au coeur qui souffre,
La morne, l'obsédante et sombre volupté
D'aller toujours plus vite en approchant du gouffre.

LA RÉCOMPENSE

Nous prendrons, si tu veux, le chemin le plus rude
Où l'épine et le roc, l'une à l'autre attachés,
Retenant vers le sol nos visages penchés,
Feront à l'escalade un tragique prélude.

Puis, l'obscure forêt dont le pin se dénude,
Et le marais, sanglant de pavots arrachés,
Et l'obstacle visible, et les pièges cachés,
Eloigneront encor le but qui nous élude;

Jusqu'à ce que, tremblants, épuisés, éblouis,
Une cime soudain jaillissant de la nue
Comble enfin nos désirs jamais évanouis,

Et que s'ouvre pour nous la splendide avenue
Menant des jours d'angoisse et des nuits de remords
Au pays radieux de nos frères les Morts.

PETITE PRIÈRE

A L'USAGE DES POETES
DU TEMPS PRESENT

Sainte Vierge, douce dame en bleu,
De mes chagrins toujours sûr remède,
Veuillez donc demander au bon Dieu
Qu'il m'aide...

Voyez-vous, il faut que prenne fin
Le défilé des ennuis infimes;
De rondes, franches, joyeuses rimes
J'ai faim.

Jadis, j'avais des sources, des ailes,
Des fleurs . . . Tout est mort, brisé, figé.
Mais j'y pense tout le temps, et j'ai
Soif d'elles.

Il me semble, de plus, qu'autrefois
Tout le monde avait un bon sourire;
Maintenant que l'on ne sait que rire,
J'ai froid.

Aussi, bien humblement, je vous prie
(Sans vouloir vous faire la leçon)
Au nom de votre petit garçon,
Marie . . .

II

JADES

Jades précieux,

Amulettes des superstitieux,

Vous êtes les masques

Sous lesquels riront mes insidieux

Poèmes fantasques;

Verts comme la mer, l'œil des hiboux et

Des hamadryades,

Il me plaît que mes vers aient épousé

Votre nom clair, Jades . . .

LA REVANCHE DU PAON

Poète et Financier : M. Paul Morin dirigera le service des obligations de la Maison . . .

Les journaux.

Je veux, sans plagier feu mon maître Edgar Poe
— Dont j'aime bien, pourtant, la mirifique histoire
Du trisyllabique corbeau
Distillant la sagesse du haut d'une armoire, —
Je veux décrire un rêve, avant que ma mémoire
N'en laisse échapper les détails,
Les vraiment étranges détails,

Epouvantail
Pour les petits jeunes gens qui veulent écrire,
Dans des nuages de myrrhe de Cachemire,
Des vers où la mythologie,
Dans une somptueuse et polychrome orgie,
A l'histoire se mêle, asymétriquement.
Que ce mien rêve, consumant
A jamais leur désir d'être littérateurs,
Soit une leçon sage, opportune, et facile.

Donc, je rêvais.
Lise, ou Cécile,—
Luce, ou Fulvie, — Elisabeth, ou Geneviève, —
(Car sait-on jamais à quelle femme l'on rêve?)
Devant la mer Tyrrhénienne
Me tressait en chantant des guirlandes de fleurs . . .
Mes rêves ont toujours un décor philhellène.

Mais soudain, comme chez Klingsor,
Ces belles dames disparurent du décor.

Je me crus éveillé.

J'étais benoîtement
Couché dans mon petit lit blanc.

Mais l'étais-je, éveillé? J'eus, je l'avoue, un doute,
Car un beau paon, dodu, perché sur la courtine,
Me regardait d'une prunelle vipérine.

Parlez, seigneur, je vous écoute!
— Murmurai-je, — après tout, c'était un vieil ami,
Et je l'avais, certes, proclamé roi, parmi
Tous les autres gallinacés...

Je t'en veux, siffla-t-il, *et puis, j'en ai assez.*

Un hiatus! — pensai-je, — évidemment, je dors...
(Car oncques n'en tolère, hors
Dans cette somnolence où fleurit le vers libre.)
Assez de quoi, seigneur? Il n'est pas de félibre
Pindarisant sur sa Provence
Qui n'eut de chants si clairs, si riches, et si doux,
Que les mots qu'autrefois je modulai pour vous
Sur de multiformes cadences;
Condescendez, seigneur, à dire
Pourquoi de votre chantre il vous plaît de médire.

Tu me crois, me dit-il, *ton obligé, d'avoir*
Su, par quelques vers, émouvoir
Des dames de lettres, en célébrant ma queue.
Elle est, je l'admets, riche, et fastueuse, et bleue,

Et mon aigrette a bien son charme...
Mais sache que j'ai versé plus d'une âcre larme
— Il s'essuya l'œil droit d'une pince d'azur —
Sur ton incroyable ignorance.

Il est élémentaire de me trouver sur
L'historique vélin d'un évangéliaire;
Près des fontaines de Florence;
A Capri; dans un cimetière
L'Egoïb; à la villa d'Este... Le paon des roses
Est aussi banal, sur les grèves de Formose,
Que dans la légende où Junon
Fit d'Argus un berger de Petit Trianon.
Les paons de Louis Onze? et les paons de Pépin?
Balbutiement de galopin!
Enfantin, tout cela!

C'est à faire pleurer,
Et, puisque je me suis permis de m'ingérer
Dans votre nocturne retraite,
Permettez qu'un peu je me paye votre tête.

C'est méchant, les paons!

Je frémis.

N'est-ce pas assez que les bons petits amis
Se payent ma...? Passons.

Vous croyiez tout savoir
A mon sujet? Eh bien, vous allez voir!

J'ai traîné sur toutes les pages de l'Histoire
Mon éventail de feu, d'émeraude, et de moire.
On chanta l'azur de mon cou
Du Mékong à l'Irmak, d'Abydos au Pérou.
Je suis partout: dans l'ode, et dans la tragédie ;
L'Escurial et l'Arcadie
M'ont vu marcher parmi les lys et dans le sang.
Je suis sur la médaille et sur le tétradrachme,
Et peu me chaut l'auteur du drame,
Je suis le plus beau, toujours, et le plus puissant!

Tu vois que tu n'as rien inventé, cher poète,
Tu es même un peu dans ma dette . . .

Il m'embêtait, cet oiseau-là!
Car, enfin, je n'avais rien fait pour lui déplaire
Et que m'importait son orgueilleuse colère . . . ?
Je décidai qu'il fallait mettre le holà
A l'oiseuse catilinaire;
Mais lui, de plus en plus monté, continuait:

Je m'insurge de plus contre le désuet
Antonello da Messina
Qui, près d'un Saint Jérôme, me badigeonna;
C'est le seul que tu cites. Mais il en est d'autres!
Depuis les croquis de Lepautre
Jusqu'aux plus vieilles peintures du Turkestan,
De chez monsieur Tale aux cintres du Vatican,
De Rubens à Paul Véronèse,
Sur le trumeau, sur la cloison, sur la cimaise,
On ne voit que mon col, on ne voit que ma traîne,
Avec des dieux, avec des saints, avec des reines!

Mais oublions cela. Je croyais que les lettres
Grecques et latines avaient pour vous des charmes
Infinis!...
Me faut-il admettre
Qu'auprès de vous le plus nicodème des carmes
Est un Pic de la Mirandole?

Quoi! Vous ne savez pas que Lucrèce interpole,
A chaque ligne, mon éloge?

Mais il n'est de spicilège qu'on n'interroge
Sans y trouver mon nom sonore!

Aristophane, Alcée, Alcman et Diodore,
Anacréon et Stésichore,
Et même ce vieil Archiloque,
Il n'est d'ïambe où leur bon goût ne me colloque!
Là, comme ailleurs, je suis partout...
L'oiseau de paradis, l'ara, le marabout,
Près de moi ne sont que de vulgaires moineaux
Aux pieds d'un Boudha lourd de saphirs et d'émaux ..

Je pensai : Quelle modestie !
Mégalomane à la vision pervertie,
Il te faudrait pourtant une leçon...
Mais lui,
Impassible, psalmodiait :

Ma queue a lui
Près des bronzes verdis du Bassin de Neptune
Comme aux marches du temple où priait Salambô ;
C'est le prestigieux et fulgurant flambeau
Qui, de sarde au soleil, est d'opale à la lune;
Et cette queue, améthystine et satinée,
Je la retrouve au chapitre XX d'Athénée,
Livre XIV, où nous lisons
Qu'en Grèce, on a des coqs, en Gaule, des oisons.

Mais que, le soir, les murs romains sont bleus de paons
Et les bois cuivrés de faisans . . .

Connais-tu, maintenant, le Trychon *d'Antiphane?*
Goûte l'humour d'une allusion diaphane:
D'une seule paire, il naquit
Plus qu'il n'est de cailles en Grèce . . . *Mais il dit*
Aussitôt : Je connais un homme
Honnête, un homme intègre, un homme probe, comme,
Hélas, depuis bien des siècles, on n'en fait plus,
Mais il eut cinq fils dissolus.

Excusons ce libelle, il est, du moins, candide,
Et, si tu veux, lis avec moi, d'Anaxandride
L'aimable et rare Mélilot,
Ou le Pausanias *de Strattis* : Un grelot
D'argent orne le col d'azur et d'émeraude
De mes chers paons privés qui rôdent
Sur les dalles d'onyx d'un étroit vestibule . . .
Ou, préfères-tu voir, dans le Phœnix *d'Eubule,*
*Ou l'*Astralentes *d'Eupolis,*
Que les paons des jardins de Philippopolis
Avaient la voix aussi suave qu'une femme?

L'amer Antiphon a moins d'âme
Cependant dans son Discours contre Erasistrate,
Et, dans les Oiseliers, *Anaxilas ne rate*
Jamais l'occasion et l'heur
D'appeler méchamment le poète Chien criailleur!...

Mécréants!

Tout autre est Alexis; son Lampas
Nous laisse entendre qu'il n'est pas,
A cinquante ans, repu de porter à sa lèvre
Du paon farci d'anis et cuit au lait de lièvre...

Heureux temps!
O soirs d'Etolie
Où vers la lune, — c'est dans la Laucadie
De Cléarque, — montaient les cent plaintes lointaines
Des grises chouettes d'Athènes,
Des paons de Samos et des pintades persanes,
Ménodote et Démus, le fils de Périlampe,
Venaient me célébrer, dans l'ombre des platanes,
Après avoir éteint leur lampe...
(C'est peut-être inexact, mais je cite Antiphane.)

Il soupira, les yeux perdus, puis reprit, l'âne:

Oui, Pline, Pétrone, Varron,
Et même Hortensius, et même Cicéron,
Le plus humble, le plus obscur, le plus savant,
Tous, tous, ils ont chanté le Paon!

Et pendant tous les siècles cela fut ainsi!

Depuis le premier œuf de paonne, que saisit
Dans quelque vert ravin de Chine
La première fureteuse main enfantine,
Jusqu'aux paons que l'on voit sur les bijoux qu'exhibe
Au Petit Palais Paul Iribe,
Depuis le paon de Lancelot du Lac, couvert
De feuilles d'or, depuis le paon au bec ouvert
Du heaume des Montmorency,
Et depuis l'iris de son plumage . . . *(ô Voltaire!)*
Aux paons blancs de Montilz-les-Tours, et de Madère,
Qu'on voit perchés sur des tombeaux,
Je suis le plus puissant, toujours, et le plus beau!

Ici, *lunga pausa.*
Une telle éloquence
Veut plus de souffle qu'un vain peuple ne le pense.
L'entretien se corsait.

Devais-je
Mettre un frein à la fureur des flots? Ce chorège
Abusait, juché là, sur mon rideau garance,
Et de ma courtoisie, et de ma déférence,
Et de mon hospitalité.
Bref, las de ce nouveau Siméon Stylite, et
Sans parodier, de l'aède de Cambo,
L'*Et nous, les petits, les obscurs?* . . .
Qu'à Marmont aboya Flambeau,
Je criai d'une voix qui fit vibrer les murs:

Et moi?

Moi qui, diligemment, et d'un cœur plein d'émoi
Pour la chose si belle qu'après tout vous êtes,
Vous proclamai roi chez les bêtes;

Moi, qui sacrifiai la gloire, — si facile
Puisqu'il suffit d'être régionaliste, — à
La tâche de chercher, du temple de Vesta
Aux tilleuls palatins, le triangle imbécile
Que grave votre griffe au sable des chemins;

Moi, qui pendant quinze ans mis l'ardeur des bramins
Et la patience du bonze
A collectionner votre orgueilleux contour
Dans l'émail, sur la soie, en marbre, en or, en bronze,
Tant que mon logis a l'air d'une basse-cour;

Moi qui, de la Bibliothèque Mazarine
A la Pinacothèque de Munich, en août,
Perdis trois semaines à chercher un livre où
Etudier les mœurs de la paonne marine;

Moi qui, jusqu'au jour enchanté
Où la mort viendra me cueillir,
Pourrai peiner, suer, souffler, et m'esquinter
Au plus abrutissant labeur,
Moi qui pourrai m'énorgueillir
D'un sinistre et morne travail,
Si morne qu'Orpheus même en oublierait sa lyre,
Sans que mes bons concitoyens puissent me dire
Autre chose, en tendant une main sans ardeur,
Que : *C'est vous qui avez écrit* le Paon d'Email ?
Ah, que ça doit être difficile d'écrire! . . .

Moi, qui vois enchaîné, pour les siècles futurs,
Mon nom au nom d'une volaille
Sans la possibilité d'un *deleatur,*
Si bien que, des fois, j'ai peur que l'on ne m'empaille
A l'heure du rite final...

Penses-tu que tout cela m'amuse, animal?

Epuisé, je me tus.

La brute avait les yeux clos. Je pensai:
Je suis peut-être allé trop loin. Il est confus.
C'est clair. Il est froissé, blessé...
C'est toujours ennuyeux de perdre un vieil ami;
Faisons le premier pas:

— Cher Paon,
Je regrette de vous avoir fait de la peine...

Le reître entr'ouvrit une paupière hautaine
Et murmura: *Je m'étais endormi.*
Entendre parler les autres est fatigant;
Je dors toujours quand on ne parle pas de moi...
Que disiez-vous?

Que je vais, tremblant d'un délicieux émoi,
Tordre ton joli cou...
Répondis-je, et d'un bond je me jetai sur lui!

Mais ma main n'étreignit qu'une ombre...
Il avait fui.

Et soudain un vacarme, infernal, et strident,
Et galvanique, me dressait sur mon séant...

C'était le timbre, — oh, si ponctuel! — qui me dit
Lundi, mardi, mercredi, jeudi, vendredi,
(Et même samedi, l'hiver) :

Poète, prends ton luth, ton portefeuille vert,
Ton stylographe Waterman, et le tramway
Qui rampe vers la Place d'Armes
Comme un mastodonte enroué...

C'est l'heure divine où se baigne dans les larmes
De l'aurore, odorant comme une cassolette,
Ton jardin plein de mignonnette,
Et c'est l'heure exquise, ô poète,
Où, pour garder un toit sur ta tête,

Tout frémissant encor des rêves de la nuit,
Il te faut regagner le bureau plein de bruit,
Et d'odeurs de calorifère, et de peinture,
Et de dactylographes aux fauves aisselles,
Où, telle l'acanthe corinthienne aux stèles,
L'obligation s'enlace à la débenture...

Et jusqu'au soir, asile unique de l'ilote,
Toi qui jadis chassais cottes et cotillons
Rimes, oiseaux bleus, papillons,
Va, Don Juan que le sort maquille en Don Quichotte,
Va glorieusement courir sus à la Cote!

STÉPHANIE

Je voudrais un amour sensible et délicat
comme un pastel fané cerclé d'un cadre mat.

Elle s'appellerait Stéphanie, — ou Francine —;
moi, je serais étudiant en médecine.

J'aurais un pantalon gris-de-perle, à sous-pieds,
et des carricks sur ceux de Gautier copiés;

ses cheveux friseraient sous un bavolet-cloche,
son daguerréotype habiterait ma poche.

Je l'aurais rencontrée, ému, tremblant, transi,
chez mes cousins de Sceaux, — ou de Montmorency.

(Elle avait un cachemire, une crinoline,
un casaquin, avec des ruches de Malines.)

Son papa serait un gros rentier du Marais,
le mien, apothicaire, dans le Vivarais.

Le dimanche soir, on demeurerait à table
tard, en faisant l'éloge d'un thé détestable;

J'écouterais son paternel parler de Thiers . . . ,
j'aurais trop chaud, et légèrement mal aux nerfs.

Sa maman lui dirait : "Francine, tiens-toi droite!"
Je penserais : "Mère cruelle, dure, étroite;

monstre, qui mets des larmes dans ces chastes yeux . . ."
Et, pour lui faire oublier ce mot douloureux,

je citerais, d'un air profond, à . . . Stéphanie :
Cinq-Mars, *Werther*, *Adolphe*, et *Paul et Virginie*.

La nuit, au lit, le pouls battant, les yeux fermés,
je lui ferais des acrostiches enflammés.

Délice ! une fois, laissés seuls dans l'antichambre,
ma barbe aurait froissé son cou "de lait et d'ambre".

Mais, depuis mon aveu que je suis écrivain,
sa mère me voyant avec quelque dédain,

nous nous rencontrerions, à la dérobée,
sous les tilleuls du Ranelagh, à la tombée

du soir ; ou bien, douce ruse, de cinq à six,
l'ombre fraîche de la Fontaine Médicis

hospitaliserait nos clandestines lèvres.
Nous rêverions d'une chaumière, à Sèvres,

pleine de roses, sonore de jeunes voix;
ou d'un lac, près d'un ermitage genevois;

ou d'un palais, à Naples, or, marbre, et charmilles;
ou d'une cabane, en lianes, aux Antilles...

Elle dirait: "Je dois partir, il se fait tard,
maman croit que je suis allée à Vaugirard!"

Pâmé, défaillant, je répèterais: "Je t'aime"
sous l'œil unique et bienveillant de Polyphème.

Mes serments murmurés mourraient dans l'air doré,
mes gants paille presseraient son gant mordoré,

mille pigeons d'argent, avec des becs garance,
roucouleraient du haut d'une reine de France...

Et pendant que sous ma redingote amarante
battrait un cœur infiniment mil-huit-cent-trente,

la pure enfant, les mains jointes, les yeux ailleurs,
rêverait à quelque lieutenant d'artilleurs.

LA SALLE DES FÊTES DU ROI HAAKON

Traduit du norvégien
de Henryk Ibsen.

Vieille demeure aux murs croulants, vieux temple
où le hibou fait son nid de mousses d'Irlande,
tu me fais penser, lorsque je te contemple,
au roi Lear vivant au milieu des landes.

Quand il donna sa couronne à ses filles,
et tous ses trésors,
elles le chassèrent, alors,
la nuit, comme on fait aux vieux pauvres en guenilles.

Toi aussi, demeure lourde d'années,
tu as eu un destin identique :
et pourtant, que de fêtes tu as données,
et de réjouissances magnifiques !

Tu nous prodiguas des souvenirs éclatants
et des réminiscences royales,
et cependant jamais une voix filiale
ne te cria : merci, — dans la nuit des temps.

Et comme le vieux roi d'Angleterre, ton âge
est bafoué par la pluie et la bise ;
six cents ans le vent t'a soufflé au visage
et s'est moqué de ta tête grise.

Mais voici l'aube, et ton peuple qui se réveille
(on fait bien jaillir du feu d'un caillou)
remplacera par une couronne vermeille
sur ta tête chenue le bonnet du fou.

Voici pourquoi, demeure aux murs croulants, vieux temple
où le hibou fait son nid de lichens d'Irlande,
tu me fais penser, quand je te contemple,
au roi Lear vivant au milieu des landes.

LE PAON BLANC

Variations sur des vers
de William Sharp.

La lumière du soleil
aux flèches d'ambre,
d'or et de jade,
baignait le jardin vermeil.

Le grenadier,
le grenadier lourd de grenades,
dressait, altier,
ses précieuses floraisons.

Les oléandres
éclataient, tout pâmés d'un si brûlant midi,
et, telle l'écume marine
qui bouillonne autour des falaises de basalte,
les blancs magnolias, lourds, laqués, lisses, ronds,
en masses neigeuses, tombaient et se posaient
autour des verts ilex et des rhododendrons
striés de rose.

Cet air brûlant qui plane,
bleu, diaphane,
sous l'aloès,
cassolette
épanouie,
jetait dans l'ombre bleue des colliers d'améthyste
et des guirlandes de violettes.

Auprès
de l'étincellement du pin et du cyprès,
du pin et du cyprès aux cônes brodés d'or,
fleurissait, enfantine, fragile et triste,
la fleur de miel, petite flamme parfumée,
(et c'était comme si, des jardins du Gulistan,

où roucoule
Bulbul,
un délicat brouillard de roses était né).

Fleurs de rêve,
des pavots blancs comme du lait
ondulaient
en silence et sans trève.

Le vent avait blessé ses ailes dans les branches
et dormait dans le cœur des violettes blanches...

Et, blanc comme l'âme même de la Beauté,
comme le rêve, comme la lumière exaltée
sur une colline aurorale,
le Paon Blanc s'avança,
neige, ivoire et opale.

Lunaire rêve réalisé,
il étale
son lourd éventail irisé,
l'ouvre et le ferme,
et de fluides ombres azuréennes

jouent sur ses ailes,
si pâles, si frêles,
qu'on les dirait tissées de violettes mortes...

TORRES DE DIOS¡ POETAS¡

(Versos escritos en el ejemplar de *Prosas Profanas* enviado al poeta Juan R. Jiménez.)

Torres de Dios ¡ Poetas ¡
Pararrayos celestes,
que resistis las duras tempestades,
como crestas escultas,
como picos agrestes,
rompeolas de las eternidades

La mágica Esperanza anuncia el dia
en que sobre la roca de armonia
expirará la pérfida sirena.
Esperad, esperemos todavia¡

TOURS DE DIEU! POÈTES!

D'après Rubén Dario,
à Pedro Henriquez Urena.

Tours de Dieu! Poètes!
Phares divins
qui résistez à la dure tempête
comme la falaise aux embruns,
comme la cime aux insultes des airs,
ô maîtres des éclairs
et digues des éternités!

La magique Espérance nous annonce le jour
harmonieux, où, sur les écueils tourmentés.
la perfide sirène viendra se déchirer...
Et seulement alors pourrons-nous espérer
le bel arpège marin au ferme et clair contour.

Esperad todavia.
El bestial elemento se solaza
en el odio a la sacra poesia,
y se arroja baldón de raza a raza.
La insurrección de abajo
tiende a los Excelentes.
El canibal codicia su tasajo
con roja encia y afilados dientes.

Torres, poned al pabellón sonrisa.
Poned ante ese mal y ese recelo,
una soperbia insinuación de brisa
y una tranquilidad de mar y cielo . . .

Qu'importe ?
La matière brutale se plaît à proclamer
sa haine des rythmes sacrés ;
qu'importe ? Les peuples furieux
luttent pour une proie déjà morte,
qu'importe ? Les demi-dieux
eux-mêmes se révoltent,
et le barbare, du sang aux dents, du sang aux yeux,
rêve éternellement son rêve monstrueux...

Poètes, déployez vos riantes bannières,
faites-nous oublier les haines et le fiel
en chantant l'hésitante brise printanière
et la tranquillité de la mer et du ciel...

LE BEAU RÊVE

Ce soir, mon âme était plus lourde qu'une pierre, (je déteste la ville où le sort m'a conduit), et quoiqu'il ne fît pas encor tout à fait nuit, la tête dans les mains, je fermai mes paupières...

Ah, que j'avais souffert de cette journée grise, de la chambre d'hôtel et de ses murs terreux! Que j'étais malheureux! J'avais tenté de tout, d'écrire à des amis, de prier à l'église,

de lire des poèmes d'azur et de soleil, de me persuader de la fuite des jours... Ce n'était qu'ajouter à un fardeau trop lourd. Je crois que je pleurais dans un demi-sommeil.

Et, peu à peu, étrangement hallucinée, ma pensée s'envola vers la chère maison, de si miraculeuse et puissante façon, que je crus ne l'avoir jamais abandonnée;

j'étais chez moi, dans la chaude, la verte chambre où, amoureusement, minutieusement, je m'entoure de soieries, de lampes d'Orient, d'anciens livres dorés, odorants comme l'ambre...

Je n'aurais qu'à ouvrir les yeux et je verrais, dans leurs cadres laqués, cendrés, vieillots, ternis, la Sibylle, la Fée, la Vierge de Luini, et la Sainte de Léonard au sourire discret;

je verrais mes trois fenêtres aux carreaux verts, tamisant la lumière moirée, marine, blonde comme au glauque royaume de Voglinde, de Vellgunde..., et des cloches légères s'égrèneraient dans l'air.

Tout le reste, perdu dans la nuit équivoque d'un cerveau fatigué, les soirs de solitude, le spectacle affolant d'inouïes platitudes, les compagnons aigris, niais, pédants, baroques,

tout le reste, fantoches, fossiles hantés de lucre, d'égoïsme, d'envie, n'était qu'un cauchemar! C'est fini, bien fini. Tu rêvas, tel Omar. Sens plutôt ce parfum de fruits mûrs et de sucre

montant (tiens! on oublia de fermer les portes...) de la cuisine, temple de ta gourmande enfance. Et ces étranges dissonances? Sur quel clavecin grêle tapotent des mains mortes?

C'est la bonne qui époussète le piano. O Nirvâna délicieux! Je me rassure. L'encens délicieux que font les confitures, et ces notes menues d'hystérique moineau

m'auraient fait, autrefois, pousser les hauts cris; mais, après ce mauvais rêve où j'ai cru, bonnement, mourir d'effroi, de lassitude, d'écœurement, loin de tous ceux que j'aime, de tout ce que j'aimais,

savourons cette pseudo-délectation ; après ce mauvais rêve, laissez-moi, sensations futiles et sans art d'un bourgeois crépuscule, goûter vos petits chocs touchants et ridicules.

Stratagème innocent et puéril manège, livrons-nous, ô mes nerfs, à des lévitations. Fantasque et tutélaire imagination, vous m'avez transporté au clair pays des neiges...

Je ne suis pas ici, dans ce collège froid, l'esclave salarié de petites donzelles. Ma sèche conférence sur Théodore Jouffroy devient un beau poème où palpitent des ailes,

et ces pas que j'entends sont les pas de maman... Je suis dans le petit et le tendre univers des choses et des gens aux âmes familières, — chez nous... J'ouvris les yeux

— Ah, quel déchirement!

Northampton, 1915.

LE PETIT SQUARE

O petit square, ennuyeux et charmant,
Où, lorsque j'ai fini mes cours, je pense
Philosophiquement, tout en fumant,
A d'autres squares, frais et verts, en France...

Petit square, minable et poussiéreux,
Avec de grêles, grises plates-bandes,
Sur ton banc bleu, je fus très malheureux,
Tendant mes mains avides, et trop grandes,

Et même trop lasses pour se fermer
Sur mes rêves. Je hais ton arbre, unique
Et chlorotique, qui, ce soir de mai,
Vert-de-grisé de lumière électrique,

Eteint la luciole et le croissant.
Je hais tes fleurs, sans parfums et sans flamme;
Ton mur de brique, étouffant, oppressant,
O jardin, ta possibilité d'âme;

Tes trop rectilignes massifs, avec
Des écriteaux disant ce qu'il faut faire;
Et ton temple, qui voudrait être grec...
Mais je te hais surtout, ô petit square,

De n'être qu'un bourgeois et faux décor
Où s'asseoient, épongeant leur chauve tête,
De gros messieurs, avec des chaînes d'or,
Qui savourent leur digestion bête.

Et je rêve aux jardins Ypsilanti
Où les bouvreuils, frêles flûtes de jade,
Mêlaient leurs voix au Bosphore alenti,
Et des rires venaient de l'ambassade...

Mais je songe surtout au Luxembourg
Où j'écoutais Sa voix, française et fine,
Me murmurer, dans l'or mourant du jour,
La tristesse ardente de Jean Racine.

Northampton, 1916.

MISSISSIPI

Et c'est donc toi, vieux Fleuve, au long duquel mes rêves
S'égaraient autrefois, si romantiquement,
Lorsqu'en classe, bien sage (mais si loin, pourtant,
De la chambre, chaude de soleil et d'élèves),
Avec le sombre et sourcilleux Chateaubriand,
Haut cravaté, je me promenais sur tes grèves...

Déception !...

Ce flot, troublé de caïmans,
Tumultueux, parmi les vignes et la menthe,
La verte canne à sucre, la troupe bondissante
Des buffles, et surtout — oh, surtout ! — *les flamants*
Roses, les papillons semés d'yeux amarante,
Les mines de lapis-lazuli . . .

Beaux romans
De l'émouvant René, que ma mémoire héberge
Si jalousement, à l'encontre du . . . progrès,
Ce soir, couleur de suie, et d'étain, et de grès,
Laissez que je vous dise adieu, sur cette berge
Où de noirs paquebots profilent leurs agrès,
Dans le brouillard lourd d'où, morne, une usine émerge...

Minnesota, 1917.

QUATRE CHANSONS

CHANSON DE NORVÈGE

D'après Ibsen.

Ejnar

Petite Agnès, nymphe mutine,
comme on saisit un papillon,
je veux te prendre aux mailles fines
du réseau que fait ma chanson.

Agnès

Ejnar, si tu cherches un jeu,
ne me poursuis que d'une chanson tendre...
Le papillon d'or et de feu
ne se laisse jamais surprendre!

Ejnar

Tu fuirais au ciel azuré
sans échapper à ma tendresse;
d'un poème et d'une caresse
voici mon piège préparé.

Agnès

Qui sait! Les papillons sont fous.
Dans ton jardin j'irai peut-être,
mais si j'entrais par ta fenêtre,
dis, Ejnar, que ferions-nous?

Ejnar

Ne coupe-t-on pas, ô petite amie,
l'aile aux papillons moqueurs?
Ainsi, pendant toute ta vie,
je te garderai, dans mon cœur.

CHANSON PERSANE

Ben nije zayi' edem tul-i emella nefessi?
Prince Bayezid (969).

Les femmes

Beau poète persan, chantez-nous quelque chose...

Le poète

Ame, pauvre âme, ce soir,
Tu es vague, usée, et lasse;
Tout est triste, tout est noir,
Et le temps précieux passe!

Les femmes

Parlez-nous du jet d'eau, des jardins, du croissant...

Le poète

Tu es vague, usée, et lasse,
Allah, ton monde est méchant,
Plein de haine et de menace,
Aveugle au beau, sourd au chant!

Les femmes

De votre luth doré, de votre turban rose . . .

Le poète

Tout est triste, tout est noir.
Pourquoi nous donner la vie?
Les mères devraient prévoir
Sa rigueur inassouvie.

Les femmes

Mais pourquoi pleurez-vous, beau poète persan?

Le poète

Et le temps précieux passe!
O ma jeunesse, bientôt,
Tu seras moins que la trace
D'une fleur flottant sur l'eau . . .

Les femmes

Beau poète persan, chantez-nous autre chose!

CHANSON DE CORNOUAILLE

Les petits cœurs rouges . . .

O grand berger, si malheureux, aux longues complaintes moroses, n'as-tu pas les chemins ombreux, fleurant doux la menthe et les roses ?

Les petits cœurs rouges s'en vont au rocher . .

Et le candide matin clair, au front étoilé de lavande, et le parfum amer courant de la mer à la lande ?

Les petits cœurs rouges dansent sur les pierres . . .

Et le grand poème émouvant de la nuit d'azur et de lune ?

Les petits cœurs rouges tombent dans la mer . . .

Tu n'entends que le flot mouvant, sanglotant sur la dune ?

Personne n'est là pour les repêcher.

CHANSON DE CRIMÉE

Printemps, blond hetman des saisons, malgré tes roses horizons, l'encens roux de tes floraisons et la moite tiédeur des plaines, ma pauvre âme de peine est pleine...

J'ai vu passer ma bien-aimée auprès d'un marchand de Crimée.

Les couchants languiront là-bas, au ciel crépusculaire et tendre. Le blanc gel des lacs va s'épandre en nappes d'or et de lilas. Mon lâche cœur est las d'attendre...

J'ai vu danser ma bien-aimée auprès d'un marchand de Crimée.

Le brouillard mauve des matins et la rosée, humides voiles, en baignant les champs de jasmins y feront naître des étoiles. J'aurai des astres plein les mains . . .

J'ai vu partir ma bien-aimée avec un marchand de Crimée.

Du sol, victorieusement, en de folles exubérances, jailliront l'orge et le froment comme mille flexibles lances. Mais oublierai-je mon tourment?

J'ai vu pleurer ma bien-aimée, rire le marchand de Crimée.

Et les menthes, et la fougère, et le ruisseau brodé d'iris . . . Mais en serez-vous plus légère, devant tous ces chemins fleuris, ô ma chimère, et moins amère?

J'ai vu coucher ma bien-aimée dans un cimetière de Crimée.

LE TRIPLE HOMMAGE

Prélude

Ce qu'il faut pour être une solennelle croûte
Par le Destin fut à chacun de nous donné;
Mais vous avez su prendre une plus claire route,
Marcel, Guy, René.

Pourchasseurs jamais las d'étoiles et de flamme,
Vous êtes, tour à tour, Ghil, Verlaine ou Péguy;
Moi, j'ai fait d'une toge un noir éteignoir d'âme,
René, Marcel, Guy.

Ne riez pas. Pendant que votre barque joue
Sur le miroir divin d'un beau rêve éternel,
Voyez : *Je suis celui qui saigne sur la proue...*

Guy, René, Marcel.

I

à Marcel Dugas

D'abord à toi, myrionyme et somptueux,
J'inscris le premier pan de cette triple fresque,
A toi, qui n'as pas ri de mon âme mauresque,
Quand je croyais sans périls d'être fastueux...

Ah, que de liens nous lient, mon pauvre vieux,
De l'écureuil, des jours Barbey-d'Aurevillesques,
A nos beaux pélérinages funambulesques
Vers Suresnes, idoine aux jeux de jeunes dieux!

Hélas, nous qui rêvions d'ingurgiter, tout cuit,
Un plat quotidien de lauriers et de roses,
Le destin nous a réservé bien d'autres choses :

Beaucoup d'épines, pas de fleurs, très peu de fruit,
Tu es cavalcadour, quand tu mérites d'être
Czar de mille haras, non celui qui fait paître . . .

Et moi, je traduis, à tant la ligne, la nuit.

II

à Guy Delahaye

Et toi, cher rêveur des nuits cubaines,
De ce triple hommage, prends ta part,
Nous avons partagé tant de peines,

D'hôpitaux, d'océans, de départs,
De rires, de larmes et de haines...
C'est être un peu mieux que frères, nous!

Mais malgré l'insidieux remous
Nous rivant à des rives lointaines,
Il y a l'Idéal, contre tous.

III

à René Chopin

Et non le moindre, à toi, de nom prédestiné,
Amant des nénuphars et de la source glauque,
Du crépuscule où pleure la rainette rauque,

Doux rêveur; avec maint réveil tumultuaire,
Prométhée aimable, distrait bien qu'enchaîné,
J'adresse mon hommage, ô troisième frère!

Jours clairs où nous rêvions d'Ionies et de Thraces,
Que de beaux souvenirs nous avons en commun !
O bar où le bock blond coudoyait le bock brun
Pendant que nous lisions Pléiades et Parnasses . . .

Ploutos veut que mes vers, en proprettes liasses,
Momies aux bandelettes sans nard ni benjoin,
Dorment. A toi, centuples laudes d'être loin,
Si loin des tabellionesques paperasses !

QUATRE POEMES

DE

LI - PO

Interprétés par Kiang Kang-Hu.

I

EN ECOUTANT CHUN, LE MOINE BOUDHISTE, JOUANT DE SON LUTH

Le moine de Shu, portant son luth vert-de-soie,
descend tout doucement la Montagne Sourcil;
d'un seul son de ses cordes il évoque pour moi
la voix des pins de mon aimable Mongolie.
Je l'entends dans le ruisseau purifiant;
je l'entends dans les froides clochettes d'argent;
et j'aime l'évoquer aux jours de gel
et quand l'automne nuageux brouille le ciel,

II

AU PRINTEMPS

Les herbes de Yen sont bleues comme le jade,
les mûriers de Ch'in courbent leur réseau vert;
mais mon cœur est comme un petit enfant malade
puisque mon amour ne reviendra plus.
Hiver,
reste dans mon cœur!
Et toi, Printemps moqueur,
que ton vent de folie
n'entr'ouvre plus les rideaux de soie de mon lit...

III

LA LUNE SUR LE DEFILE FORTIFIE

La belle lune se lève
sur la Montagne du Ciel
dans un brouillard immatériel
tissé de nuage et de rêve;
et les guerriers qui s'en vont à la mêlée,
avant d'entrer dans le fourbe défilé,
frissonnent.
Car ils savent bien que personne
ne revient des illustres combats . . .

Et ils donnent une brève pensée à celles
qui soupirent et prient devant les autels,
là-bas.

IV

UNE CHANSON DE CH'ANG-KAN

Mes cheveux tombaient encor sur mon cou.
Je cueillais du sumac devant ma porte ouverte
quand tu vins, sur un cheval de bambou,
caracolant, et me jetas des prunes vertes,
ô mon petit amant !
C'était, tu sais, dans une ruelle de Ch'ang-kan . . .

A quatorze ans, je devins ta femme

et, quoique bien heureuse
dans mon âme,
j'étais encore timide et peureuse.

Mais, à quinze ans, je compris que l'amour
survit à l'humaine poussière;
tu étais la Prison, la Tour...
Moi, j'étais la joyeuse, soumise prisonnière.

J'avais seize ans quand tu partis
pour un voyage aux Gorges de Ch'u-t'ang.
Vint la Cinquième Lune, je portais du riz,
chaque jour, aux dieux de la montagne,
et des nénuphars tressés en couronnes...
et je cherchais la trace de tes pas
sur la mousse et sous les feuilles de l'automne.

Et maintenant que tu ne reviens pas
et que c'est la Huitième Lune,
et que les libellules vont, deux par deux,
saphir et flamme sur l'eau brune...,

je ne crois plus aux dieux.

CONTE FUNEBRE

Une fée, au bord d'un étang,
pleurait et rêvait d'un Prince Charmant,
disait sa peine à la cigale,
à l'eau d'or, indolente et pâle,
aux saules d'argent, aux quenouilles...

(Je tiens ceci d'une grenouille.)

Disait : Ah ! pourquoi me préfère-t-il
cette enfant à la blonde tresse ?
Mon baiser serait plus subtil
que la chaude, humaine, caresse ;
l'amour des fées n'est qu'allégresse,
l'amour des femmes n'est que deuil . . .

(Je tiens ceci d'un écureuil.)

Puis la fée, extraordinairement morose,
et nerveuse, sans doute, d'être seule le soir,
comme une lourde, rouge, rose
jeta son cœur dans l'étang noir,
et vers la lune prit son vol . . .

(Je tiens ceci d'un rossignol.)

NUITS DE MAI

I

1914

Ah, le musical silence
des charmantes nuits de France !
Ah, douce nuit de Paris
à la fraîche odeur de feuilles !
Dans mes chers jardins d'Auteuil
mille lilas sont fleuris.

J'entends l'hystérique cri
du train qui vient de Passy.

Toutes les demi-heures, j'entends
la cloche frêle
d'une chapelle :
deux petits sons tremblotants . . .
(il est donc comme moi, mille rêveurs qui veillent ?)
et le cahotement
de ce vieux fiacre attardé
sur les pavés . . .

O passant mystérieux,
ô demoiselle en maraude,
vos nocturnes pas qui rôdent
font un bruit délicieux !
Vous êtes l'accompagnement,
étouffé, heurté, feutré,
d'une symphonie discrète ;
malgré vous, l'aimable Printemps
est beau comme aux jours sacrés
des dionysiaques fêtes . . .

Et je puis m'imaginer
ce soir latin illuminé
par la lune de Sorrente.

Je puis croire que j'entends
des pâtres dansant et chantant
sur la grève murmurante;
sous un saule bruissant
la flûte d'un ægipan;
dans un taillis sonore de cigales
les sanglots d'une hamadryade;
dans un petit jardin de lys
la voix pure de Bilitis...

Mais je suis, tout simplement,
dans le seizième arrondissement,
et voici que la tiède nuit
frissonne de fine pluie...

Ma muse, païenne et volage,
descendons de nos nuages
mais ouvrons grandes les fenêtres!
je veux toute l'odeur des branches
du marronnier aux grappes blanches,
de ce tilleul et de ce hêtre!
Et je veux surtout que, demain,
entre chez moi le parfum,

le doux parfum d'espérance
qui baigne les riants matins,

les charmants matins de France...

II

1915

Ah le douloureux silence
des tragiques nuits de France!
Nuits de Senlis, nuits d'Arras,
dans vos flammes et votre sang,
que de femmes tordent leurs bras
en pensant...
en pensant au vieillard et à l'adolescent,
au bien-aimé, à l'Absent!

Il me semble qu'il n'existe
pas de bruit
plus déchirant et plus triste
que ce cri des trains, la nuit...

Qu'il est long, pitoyable, et beau,
ce lent, ce mouvant tombeau!
Ah, quand finira-t-il de passer,
cet interminable train des blessés?
Toutes les demi-heures, dans mille gares,
on couche sur mille brancards
mille fantômes hagards...
Hâtez-vous, les héros obscurs,
les nonnes pâles, les docteurs,
et les fiévreuses infirmières!
Penchez-vous tendrement sur toutes ces blessures,
cette boue, ce sang, ces sueurs...
Hâtez-vous, les héros obscurs!

Ah, tristes nuits printanières
où, seul, court et plane dans l'air
le parfum fade de l'éther...
Où sont les bruits charmants et gais
des autres nuits de l'autre mai?

Ce soir, tout est terrifiant,
tout est lugubre, haletant;
cent sirènes rauques gémissent,
cent moteurs grondent et frémissent;
le galop de quelque estafette
martèle la nuit inquiète;
et là-bas, glorieux, farouche, sans répit,
l'aboi bref du canon qui rugit et mugit
scande le chœur funèbre et la sanglante orgie...

Mais, plus hallucinant encore,
c'est, du crépuscule à l'aurore,
dans toutes les rues, par tous les chemins,
le bruit sourd, harassé, pressé,
des silencieux troupeaux humains
qui marchent vers le Minotaure...

Protège-les, ô nuit d'horreur,
que ton ombre, sabrée de fusées,
les voile à l'envahisseur;

qu'elle berce les héros morts,
et, dans ton manteau irisé,

enveloppe ceux que la Mort a refusés.

Protège-les, console-les,
jusqu'à ce que, demain,
leurs fronts soient caressés par l'immortel parfum,
le parfum de lauriers et de noble souffrance
qui, pur et triomphal, souffle dans les matins,

les héroïques matins de France...

SCRIABINE

1872 — 1915

Pour la première fois, nous avons entendu,
ce soir d'avril orageux,
alangui, tiède, bleu,
et qui semblait comprendre,
nous avons entendu
ta voix
prométhéenne,
pour la première fois,

sans que, toujours lointaine
(mais si proche quand même), ait répondu
à nos âmes tumultueuses ou tendres
la sombre et magnifique flamme
de ton âme.

O soir d'avril mélancolique!

Tout l'éther frémissant chantait dans ta musique...
traîtrise, miroir ensorcelé des eaux dormantes
où l'arpège fluide s'enroule comme un pampre;
flûtes de Pan, pipeaux de faunes bucoliques;
guirlandes frêles,
caresses dansées, caresses d'ailes
et syrinx,
chimère, énigme, et sphinx;
désir, et fièvres,
et prisonnières lèvres...

O soir d'avril mélancolique
où pleurèrent, où tournoyèrent
les aériens préludes clairs!

Mais combien triste . . .

De même qu'il est doux, dans l'ombre du vallon
de savoir que la cime est baignée de rayons
et d'épier l'aurore d'améthyste,
tous, les plus ignorés et les plus grands des nôtres,
ceux qui furent tes plus harmonieux apôtres
et ceux qui, humblement, dans les lents crépuscules,
tendaient leurs mains aux étincelles
du sublime brasier d'Hercule,
tous, nous tentions sans trève de nous tourner vers elle,
vers l'Ame de mystère, profonde et belle,
et que nous devinions, très pure, sur les monts,
fulgurante et universelle.

Mais ce soir sombre . . .

Ce fut la sonate houleuse et tragique
où clame et commande la farouche et sombre
majesté ;
et l'autre sonate, d'azur nostalgique ;
et celle où l'Eté,
ivre,

mire son clair visage émerveillé de vivre...

Mais ce soir équivoque, ce soir insidieux,
d'ombre, et de deuil,
où l'on te couchait, peut-être, dans ton linceul,
comme un homme, toi qui fus dieu...
oh, combien triste!

Mais ne soupirez pas, ô femmes, ô poètes,
le Maître lui-même l'a dit:
Il ne faut pas que l'on regrette
les éphémères envolés
aux planétaires paradis...
O frère de l'harmonie ailée,
il sied que l'équitable et l'excellente mort
te ravisse vers l'immuable aurore
et la mystique essence d'autres sphères plus calmes.

Car tel était le Rêve unique, ardent, jaloux,
de son âme.

Ah, les poètes et les femmes, pourquoi soupirez-vous?
Souvenez-vous de sa prestigieuse voix:
il n'eut d'autre enseignement que la joie,
que la belle, sereine, et forte Indifférence,

la noble, l'abondante et la puissante Foi
en son labeur, en sa propre vaillance,
en Soi !

Par les labyrinthes cruels de la sinueuse Musique
il fut l'auguste exemple de l'inlassable effort
vers l'idéal mystérieux,
de l'escalade magnifique
vers le Feu !
Il faut donc remercier la Mort
et trouver des chants clairs, des rythmes éclatants,
puisqu'un mortel enfin s'approche du Titan.
La tâche est accomplie, au prix de quelle angoisse . . .
Ah, les fourbes et les sournoises
vengeances,
et les silences
concertés,
devant tant, devant trop de beauté !

O nouveau Prométhée,
toi aussi, tu connus
le rocher solitaire où rêve la douleur
et les chaînes rongeant les membres nus,

et le vautour nocturne
s'abreuvant à ton cœur
comme un damné collant ses lèvres à une urne...
Mais, avec la musique dont se mourait ton âme,
tu nous as prodigué la Flamme,
et nous la possédons, quand nos sonores mémoires,
nuages qu'illuminent de féeriques parhélies,
frémissent de ton harmonieuse gloire.
Maître, la tâche est accomplie,
pourquoi donc pleurer sur des cendres?
Il convient que ton âme,
légère, et précieuse, et ondoyante flamme
(tel un étincelant atome
erre,
et danse, et s'élance,
et puis se perd
au royaume du sylphe et de la salamandre...),
il convient que ton âme
remonte vers le Feu
et retourne à la Flamme!

Car, véritablement, la Flamme est son domaine,
il la traitait en maître.

Entendez-la, vous qui pleurez, cette voix surhumaine
parlant aux puissances de l'Etre;
celui qui sut créer la subtile harmonie
ne saurait disparaître,
il est ici. Ecoutez-le...
Car toute la musique
qui chantera dans ses disciples,
désormais,
sous leurs doigts hésitants et dans leurs cœurs fermés,
ce sera Lui, le maître bien-aimé,
qui la fera chanter
pour notre joie et notre peine.

Et, véritablement, notre douleur est vaine
puisque l'Azur est son domaine...

Avril 1915.

LE DERNIER TRAVAIL D'HERCULE

D'après Ficke.

Hercule parle :

Au bord des montagnes de sable,
Atlas, farouche et inlassable,
peinait sous le fardeau des astres
et de tous ces désastres
et des malignes influences
qui s'abattent sur l'homme
comme une pluie de désespérances.

Ah, quelle lourde sphère d'azur et de porphyre,
ce dôme
que nul homme n'aurait pu porter sans mourir . . .
J'allai vers lui.

Je croyais que peut-être, surprenant son ennui,
me serait révélée la clef de ce mystère
qu'en vain j'avais cherchée aux confins de la terre,
— le chemin inconnu de ce jardin vermeil
où les Hespérides sommeillent au soleil.

Et je l'interrogeai.
Tu ne peux, me dit-il
d'une voix haletante,
trouver les Iles
éclatantes
à moins que je ne te les montre.
Si tu veux,
soulage-moi. Prends, un instant, ce lourd fardeau.
Je te les montrerai.

Fier de mes bras nerveux,
je pris sur mes épaules l'air, la terre et les eaux.

Et quand je les eus pris, mes épaules tordues
touchaient presque le sol, et mon cœur éperdu
trembla dans ma poitrine comme le coeur des femmes.

Dans mon cerveau vertigineux
les tourments de toutes les âmes
me pénétrèrent, noir essaim mystérieux.
Toutes les douleurs humaines
furent miennes...
Et je connus l'horreur de naître et de mourir.

Atlas se mit à rire.

Le vieil Atlas au front strié par les tonnerres
se mit à rire et dit:
Les Iles du Désir
sont là, à l'horizon. Va-t-en rêver que tu enserres
des nymphes dans tes bras; ils sont faits pour ces jeux
familiers aux demi-dieux
mieux que pour supporter l'universelle voûte!
Il reprit son fardeau.
Je poursuivis ma route.

Et maintenant je cours sur les mers de cristal.
Je vois, au loin, voilés de brouillard estival,
les promontoires de mes Iles Enchantées;
là m'attendent la paix et les molles journées,
les bocages, baignés de sources assoupies,
et mes frères, les Dieux, dansant dans les prairies...

Mais toujours, cependant, je suis rêveur.
Après
avoir conquis les pommes d'or au Jardin, frais
et mystérieux et clair, des Hespérides,
je sais que je regretterai les monts arides
et les sables, lointains et tragiques, d'Atlas.
Car, mes muscles tendus et mes poignets si las,
l'heure effroyable où vous portiez le ciel, vous hante
de son inexplicablement douce épouvante!
Ah, sentir la divine angoisse, de nouveau,
vertigineuse, faire éclater mon cerveau,
et qu'une fois encor mon cœur puisse connaître
le désespoir humain de mourir et de naître,
la tâche impitoyable aux flancs d'un astre éteint,
et le fardeau du monde et le mortel destin!...

DIALOGUE

DIALOGUE

La scène se passe n'importe où, mais de préférence au Canada. C'est le matin, à la campagne. Fleurs, oiseaux, feuillages. Une source. LE MONSIEUR l'étudie attentivement et se demande s'il n'y aurait pas moyen de l'utiliser pour un *moulin à scie*. L'on entend chanter, faux mais avec sincérité. LE POETE entre, souriant. Le MONSIEUR, après lui avoir demandé des références et ayant appris que LE POETE tutoie deux députés, lui tend une main fraternelle.

LE POETE. (Il n'a rien mangé depuis le thé donné en son honneur par Madame X, avant la guerre. Son veston date de la même époque. Il est affable et sent la benzine. Inexplicables cheveux gris.)

Cher étranger, le bel univers chante. Ecoute.
Te plaît-il avec moi de danser sur la route?

LE MONSIEUR. (Il est vêtu avec un mauvais goût admirable. Bedon chaînes, bagues, diamants. Aplomb impérial, passé *chiaroscuro*. Syntaxe ingénue, rachetée par une voix claironnante.)

Jeune homme, mon ami, vous êtes bachelier;
Je crois qu'il serait temps qu'un labeur régulier
Fixât votre indolence et votre fantaisie.
La carrière, minutieusement choisie;
Le salaire, douillet, prévu, sûr, arrêté;
Le bail en règle...

LE POETE:

O ma divine liberté!
Mon rêve traîne, orgueil unique qu'il s'arroge,
Sous les loques d'un gueux la simarre d'un doge!

LE MONSIEUR, qui n'aime pas qu'on l'interrompe :

...d'un bureau d'où l'on voie, en lisant son journal,
Le prospère horizon du port de Montréal...;

LE POETE:

O mes palais d'émail!

LE MONSIEUR :

...les heures régulières,
Pour le travail, pour les repas, pour les prières... ;

LE POETE:

O mes heures d'angoisse et mes heures d'amour,
Mon Dieu, les durs exils de Vous, et les retours!

LE MONSIEUR :

Les clubs cossus, l'obséquieuse valetaille;
La discrète, la grasse (et légale) ripaille... ;

LE POETE:

Charme de mon foyer, paisible talisman!
Douceur de mon petit jardin, de l'océan.
Plaisir facile et vif d'aller chercher moi-même
Le livre cher, l'eau que je bois, le fruit que j'aime...
O mes festins d'azur, d'étoiles et de vent;
Soirs de l'Ile-de-France, aurores du Levant,
Débauches de soleil, libertinage d'astres!...

LE MONSIEUR, très froissé :

Sapreloite! On dirait que je parle désastres!

Calmez-vous, mon ami, vous devenez amer;
Rien ne vous retiendra d'aller aux bains de mer!
Il est très élégant de chercher, sur la plage,
Le repos nécessaire après dix mois d'ouvrage...
Je vous dis, simplement, qu'à votre âge il est bon
De trouver une Place, grâce à laquelle on
Peut parfaitement passer, au bout de l'année,
Six semaines, par exemple à Saint Irénée...

Vous en aurez, là-bas, des couchers de soleil,
Puis des bois de sapins! Prenez donc mon conseil.
Il y a peu de gens *pour* aimer la nature
Plusse que moi... Quant à votre littérature,
Je...

LE POETE:

Comme ce Parsi que rencontra le Saâr,
Entretenant le brasier d'or, sans acolyte
Et sans témoin, pour que le séculaire rite
Ne soit pas aboli, le feu sacré de l'Art
Ne mourra qu'avec moi, car je promets mon âme
En dernier holocauste à sa divine flamme...

LE MONSIEUR :

Je vous comprends très bien : j'ai lu *Graziella,*
Victor Hugo, Botrel, tous ces écrivains-là . . .

LE POETE, qui tient à sa phrase :

Pour qu'un instant de plus, sur l'autel sept fois pur,
Elle jaillisse, Rose d'amour, vers l'azur!

LE MONSIEUR, conciliant :

Mais ce n'est pas l'azur qui nous permet de vivre;
Il faut avoir l'argent pour acheter les livres . . .

LE POETE, si lancé qu'il tombe dans le vers libre :

O poursuite insensée et funeste du Feu,
de val en val, de morne en morne!
Queste démente du lotus bleu
et du rayon insaisissable!
Course, qui ne finis jamais,
aux clairs Eldorados fermés!
Voyage merveilleux, adorable, haïssable,
au Royaume du Gel éblouissant et morne . . .

LE MONSIEUR, qui a compris un mot :

Vous avouerez qu'avec le chauffage moderne...

LE POETE, sec :

C'est dans un Alhambra de cristal que j'hiverne.

LE MONSIEUR :

Mon ami...

LE POETE:

Mais le jour où l'aurore en naître
dans le sanglant baiser de l'Astre,
muet, désespéré, hagard,
je chemine, sans un regard
pour l'ombre violette où le monde s'efface,
et, lentement, le froid envahit tout mon être.
Je m'endormirai donc, éternellement seul,
et, plus durable qu'un tombeau de pierre,
la glace drapera sur moi, pour tout linceul,
les immuables plis d'un lumineux suaire.

LE MONSIEUR :

Du calme . . .

LE POETE:

Et vous, désirs d'Orients somptueux,
de blancs soleils aux myrionymes jeux . . .

LE MONSIEUR :

Ah, vous allez vous fatiguer . . .

LE POETE:

Neige et opale
de la nuit boréale,
appel du glacier irisé,
mirages des jardins, ors verts des lacs étales
qui hâtez mes pas épuisés,
je meurs votre victime et, nouveau Prométhée,
la féerie impassible et le fixe dédain
d'une cime argentée
contempleront ma fin!

Qu'importe que mon corps soit plus rigide encor
que la mort ne saurait le rendre;
et ce sang, qui déjà dans mes artères dort,
qu'importe qu'il soit âcre et noir comme une cendre?
Je vivrai, telle la Salamandre
dans le cœur magnifique des flammes,
s'il reste, dans quelques harmonieuses âmes,
quelque chose de Moi...
Qu'importe que je meure
si, dans le cœur des poètes et des femmes,
l'écho de ma voix
demeure?

LE MONSIEUR, abruti, mais paternel quand même, et qui se demande si ça ne va pas finir par une petite requête de fonds :

Ce que je vous ai dit était pour votre bien.
Songez que, sans argent, rimer ne sert à rien.

à part, soupirant :

Pauvre jeune homme, que c'est triste! que c'est triste!
Encore un autre cas pour les aliénistes...

s'adressant au poète, avec onction :

Les rêves, les grands mots, les phrases, la mollesse,

Peu pratique, tout ça !

soulain folâtre :

Cher monsieur, je vous laisse;
Et pensez bien, surtout,— mieux vaut tard que jamais,—
Qu'il n'est pas de chagrins que l'argent ne pansa.

Hallali diabolique, ronflements et pétarades. Une automobile, pleine d'odeurs légères et profonde comme un tombeau, apparaît, se cabre, stoppe, et le cueille. Nuages de poussière — dorée. LE POETE soupire, cueille quelques marguerites dont il se fait une couronne, s'agenouille et prie.

LE POETE:

O Flaubert, qui fîtes Homais,
Cervantès, qui fîtes Pança,
Et Monnier, père de Prudhomme,
Prions un peu pour ce pauvre hommé!

Grandes orgues. Parfums. Rideau.

III

SOIES

à Geneviève

Soie! Enveloppant

Et pur souvenir. Lampes estompant

Une chère tête.

Autel où Diane a remplacé Pan.

Miroir où s'arrête

Ton regard, Poète, aux reflets secrets

Des fuyantes joies

De ta jeunesse. O vos dansants et frais

Bruissements, Soies . . .

L'ATTENTE

Je vous attends. Le soir est beau, paisible, lent,
Lent comme une caresse et lent comme un sourire.
Je songe à vous, amie, et je pense en tremblant
A tous les mots d'amour que vous allez me dire,
A votre front d'enfant incliné vers mon front,
A votre chère main frémissant dans la mienne,
Aux yeux profonds et clairs qui me regarderont
Avec une tendre et si subtile peine,

Un si voluptueux et si candide émoi,
Que mes yeux y verront votre âme, grave et nue.

Mais quand vous serez là, quand vous direz : "C'est moi..."
Quand vous direz : "Je suis à toi, je suis venue,
Je suis venue à toi parce que je savais
Que tu m'aimerais mieux de m'avoir tant aimée ;
Malgré ton mauvais cœur et ton rêve mauvais
J'ai cherché ta demeure et ta porte fermée ;
Pour ton inquiétude et ton avidité,
Ton esprit soucieux, ta vaine tentative
Dans les nuits sans sommeil du déchirant été
D'évoquer longuement mon image furtive,
De baiser mon visage et d'entendre ma voix ;
Pour cette solitaire et dure adolescence
Dont tu pâlis encor lorsque tu la revois,
Je serai la secrète et belle récompense . . ."

Seul l'écho répondra son murmure vivant
Dans la chambre muette et dans l'ombre charmée.

Votre voix qu'entendit mon âme, si souvent,
Je ne l'entendrai pas.

Car, ô ma bien-aimée,
Pour avoir trop voulu, de saison en saison,
D'un trop brusque désir, d'un espoir trop farouche,
L'heure où vous franchirez le seuil de ma maison
Et l'heure où votre bouche aura connu ma bouche,
Que vous veniez ce soir, que vous veniez demain,
Mon coeur, tout doucement, quand s'ouvrira la porte
Pour la première fois au choc de votre main,
S'arrêtera de battre en ma poitrine morte.

ENFIN C'EST L'AMICALE...

Enfin c'est l'amicale et la trop brève nuit,
L'heure de cendre et d'or, frémissante et charmée,
Où vers celle qui fut, un jour, la bien-aimée,
S'évade, chaque soir, le cœur qu'elle a séduit.

Déjà la coutumière inquiétude fuit...
Oublions tout labeur et toute renommée,
Et que la lampe éteinte et la porte fermée
Me gardent de l'intrus et de l'hostile bruit.

Ainsi, jusqu'au matin, mémoire nostalgique,
Comme un beau fleuve où chaque escale fut magique
Remontons du Passé le cours vertigineux ;

Et que les souvenirs, guirlande épanouie
Changeant la chambre obscure en temple lumineux,
Viennent ensorceler ma pensée éblouie.

AH, J'AI LONGTEMPS RÊVÉ DE VOUS...

Ah, j'ai longtemps rêvé de vous,
Mon enfantine fiancée,
Et c'est assise à vos genoux
Que ma jeunesse s'est passée.

Peau d'Ane, Agnelle, et Cendrillon,
Toutes trois de soleil coiffées...
Lorsque j'étais petit garçon
Je n'aimais que de blondes fées ;

Et bien avant d'avoir compris
La course éternelle vers l'Eve,
Parmi tous mes noms favoris
Votre nom chantait dans mon rêve.

Je savais le bruit de vos pas
Avant même de vous connaître,
Et si je ne connaissais pas
Le pays où vous deviez naître,

Je savais, du moins, qu'il serait
Une heure, brusquement divine,
Où mon cœur vous reconnaîtrait
En frémissant dans ma poitrine.

Cette heure fut lente à venir.
Hélas, quand je vous ai trouvée,
— O cruel et cher souvenir ! —
Ma jeunesse était achevée.

Trop de pleurs et de labeur vain,
Trop de livres sous trop de lampes...
Quand tu mis ta main dans ma main
J'avais déjà du gris aux tempes.

—

Mais ce fut la fin des sanglots,
Et j'eus, en voyant ton visage,
Cette allégresse et ce repos
Qu'on ressent, après un voyage...

O BIEN-AIMÉE, ÉCOUTE...

O Bien-Aimée, écoute.
Je voudrais, cette nuit, te parler à genoux,
Le bonheur est venu traverser notre route,
Gardons-le près de nous.

Depuis l'heure, trop brève,
L'heure qui va survivre au plus cher souvenir,
Que le frisson divin et douloureux du rêve
Soit notre seul désir.

Tel l'arome des roses
Se conserve, immortel, dans un cristal persan,
Qu'en nos âmes, plus tard, allègres ou moroses,
Persiste cet instant.

Si la chaude jeunesse
Est le linceul sacré de tant de jours troublants,
Le miroir enchanté qui calme la détresse
D'avoir des cheveux blancs,

Au moins, que nos pensées
Soient brûlantes encor, lorsqu'elles trouveront
Nos corps las de l'amour, mais nos mains enlacées
Et ma lèvre à ton front.

Petite adolescente,
Tout ce que je désire, émoi rapide et fou,
C'est la fraîche douceur de ta main frémissante
Et tes bras à mon cou.

Gardons notre mémoire
Pure du geste faux, qui deviendrait moins cher
De n'avoir pas connu la secrète victoire
Au delà de la chair.

Le temps où le poète
Epousait une fée ou la fille d'un roi
Est loin, ô mon amour, mais sans baisser la tête
Je suis allé vers toi;

Car si je te convie
A venir partager mon étroite maison,
C'est que, mon cher amour, je te donne ma vie
Avec cette prison,

Et, d'angoisse et de crainte
D'un trop terne avenir, si tu m'abandonnais
Pour un autre baiser et pour une autre étreinte,
Tu sais que j'en mourrais...

HOMMAGE

Les fleurs doivent subir l'étrange et lent tourment
De se faner dans quelque livre,
C'est entre deux poèmes que, secrètement,
Leur frêle âme s'obstine à vivre;

Car il sied que la fleur, ce poème mortel
Dont chaque strophe est un pétale,
Trouve dans de beaux vers son linceul éternel
Et sa tombe sentimentale.

Ainsi, pour que sa mort soit douce, et qu'un peu d'art
L'enveloppe encor, et la charme,
J'ai mis dans les feuillets des *Amours* de Ronsard
Une violette de Parme.

Et si j'ai consacré cet amoureux tombeau
A sa légère et fine cendre,
Si j'ai mêlé son culte au souvenir si beau
Que j'ai d'Hélène et de Cassandre,

Si ses pétales frais, déployés un à un,
Meurent entre deux pages closes
D'où monte à chaque ligne un noble et pur parfum
De lauriers, de femmes, de roses,

Ce n'est pas à la fleur, mais à vous, que je rends
Ce tendre et puéril hommage,
Puisque d'un doigt pieux, entre les feuillets blancs,
J'enferme votre chère image;

Et puisqu'il me faudra, malgré moi-même, unir
Cette violette fanée
Au lointain, au cruel et rare souvenir
De celle qui me l'a donnée.

PETITE SUITE AMOUREUSE

I

Si d'un émoi profond, magnifique, et joyeux,
Mon cœur bat à se rompre, et si tous mes poèmes
Se rythment à son choc, c'est que j'ai vu tes yeux
Candides, tes chers yeux, avouer que tu m'aimes.
O tes beaux yeux d'enfant, clairs et purs, donne-moi
Le miroir étoilé de leur jeunesse calme . . .
Tu es belle comme ces éphèbes qu'on voit,
Blonds et sans sexe, avec, à la main, une palme
Ou bien un tympanon doré, dans les missels
Précieux qu'enlumina le Frère Angélique;

Et là, au le mystère de ces jouvencels
Graves et souriants, que, pour la basilique
De Pise, Gozzoli dessinait en rêvant...

II

Et si mon esprit, las de la ronde charnelle
Et qui sait de l'Amour le masque décevant,
Ressent une douceur attendrie et nouvelle
En évoquant ton nom, ta voix, et ton parfum,
C'est qu'hier, en foulant dans le lent crépuscule
Les feuilles d'or, linceul du bel Eté défunt,
Toi, rêveuse et timide, et moi, presque incrédule
D'un si brusque bonheur, nous avons échangé
Le vœu de partager et la joie et la peine...

Alors, silencieux, frémissant, ivre, j'ai
Baisé la frêle main qui désormais est mienne;
Ah, le divin retour, par le bois amical,
Quand dans ma chaude main la tienne s'est glissée!

III

Mais si, d'un grand frisson farouche et triomphal,
Mon corps tout entier tremble à la seule pensée
De tes lourds cheveux d'or, de ton corps enfantin;
Si j'aspire, étourdi d'une angoisse divine,
Le parfum de ta main qui persiste en ma main
Et l'odeur de la fleur qui toucha ta poitrine;
Malgré l'âpre labeur, l'exil, et le chagrin,
Si chaque heure est pour moi radieuse et subtile;
Si je vais, orgueilleux parmi la foule hostile,
Plus heureux, plus léger, plus fier qu'un dieu païen...

C'est que je sais qu'un jour, prochain et merveilleux,
— En mourrai-je ? — je sentirai, tendre et docile,
Ton jeune corps frémir dans mes bras amoureux.

SUR UN EXEMPLAIRE DE SHELLEY

Ce que je dois à Moréas...
Paul Fort.

Ce que je dois au grand Shelley
Ne peut être dit en paroles,
Ses vers divins, ses vers ailés
Comme un vol de colombes folles,
Furent les premiers compagnons
De mon inquiète jeunesse.

Flammes tragiques, clairs rayons
Et sanglots d'humaine détresse,
Il y a, dans ce livre étroit,
Toute la Beauté, tout le Rêve,
Et tout l'Amour, — et c'est pourquoi
Je vous le donne, Geneviève...

DE TOVTES CES BEAUTEZ...

De toutes ces beautez que vostre corps receut
Du tant prodigue loz de Nature et des Muses:
L'estoille de vostre œil sans feintise et sans ruses
Et vos lèvres dont l'arc par Amour fut conceu,

Vos almes mains, qui n'ont infortunés déceu,
Le rire alaigre et frays dont oncques ne mésuse
Un cœur plus net que la fontaine d'Aréthuse,
Tout ce, vostre thrésor, est pleinement perceu.

Ores, encor plus chère à ma mémoire, et celle
Dont je tremble, quand l'huis sur moi se ferme et cèle
L'univers dont je veux m'éloigner à recoi,

Est, oubliant les loix de l'Archerot courtois
Qui blasme Vénus, si mute ne s'abandonne,
La doulce et rauque voix que mon baiser vous donne.

GRACES

Mon Dieu, soyez béni de me l'avoir donnée.

Trop tôt, adolescence ivre et désordonnée,
Vous avez pris mes mains dans vos lascives mains
Et dirigé mes pas vers les courbes chemins
Qui vont du rire aux pleurs, du rêve à la névrose;
J'ai baisé trop souvent votre bouche trop rose,
Eros fardé du cirque et de la rampe en feu...

Mais vous êtes venu, venu comme un dieu bleu
Surgissant d'un jardin tout inondé d'aurore,
Amour, tu es venu, comme l'aube qui dore
De l'éclat innocent d'un timide matin
Les fronts pâlis et les fleurs mortes d'un festin . . .
Et vers la bonne route mon âme s'est tournée.

Soyez béni, mon Dieu, de me l'avoir donnée.

PROMESSE

Enfant, comme une fleur soudain épanouie,
Qui remplis la maison de lumière et d'orgueil,
Enfant fragile, dont la prunelle éblouie
N'est pas ternie encor par le doute et le deuil,
Brusque petit garçon, fillette déjà sage,
Cheveux de soie et d'or ou boucles d'agneau brun,
Vif comme un lutin ou grave comme une image,
Que seras-tu ?

Guerrier, laboureur ou tribun,
Lévite au front serein, poète à l'âme d'ombre?
Et toi, mystérieure fée au bleu regard,
Dis-moi, que seras-tu? La nonne en robe sombre
Plus somptueuse que la moire et le brocart,
Ou la mère, anxieuse et tendre, d'autres anges
Semblables à l'exquis problème que tu es?

Frêle corps précieux enveloppé de langes,
Tu renfermes en toi les solennels secrets
Qui furent de tout temps le bel émoi des mères...

Mais devant un berceau pourquoi philosopher?
Ce temple minuscule et blanc rend éphémères
Les vaines questions dont il sait triompher;
Car, muette réponse où sa douce faiblesse
Pose le sceau divin des augustes serments,
Les chers yeux de l'enfant offrent une promesse
Plus belle encor que tous les rêves des mamans.

IV

ORS

Ors, dans la mémoire!

Joyaux rutilants. Poèmes de gloire.

Lacs, jardins, azur.

Smyrne en marbre rose et Venise en moire,

Vasques de Tibur,

Villes que chantaient les flûtes d'ivoire

De mes frères morts.

Flammes du couchant sur le promontoire,

Ombre sanglante. Ors...

LA ROSE AU JARDIN SMYRNIOTE

Lorsque je serai vieux, lorsque la gloire humaine
Aura cessé de plaire à mon cœur assagi,
Lorsque je sentirai, de semaine en semaine,
Plus proche le néant d'où mon être a surgi ;

Quand le jour triomphal et la nuit transparente
Alterneront leur cours sans éblouir mes yeux ;
Alors, ayant fermé mon âme indifférente
Au tumulte incessant d'un orgueil soucieux,

J'irai, sans un regret et sans tourner la tête,
Dans l'ombre du torride et de l'âpre Orient
Attendre que la mort indulgente soit prête
A frapper mon corps las, captif, et patient.

O profonde, amoureuse paix orientale
Des cyprès ombrageant un sépulcre exigu,
Vous me garderez mieux que la terre natale
Sous l'érable neigeux et le sapin aigu !

Puisqu'il n'est de si frêle et fine broderie,
De si léger, si vif, et lumineux matin,
Qu'un platane dressé sur un ciel de Syrie,
Qu'une aube ensoleillant un clair port levantin,

J'aurai cette maison, si longtemps désirée,
Pour son silence où glisse une odeur de jasmin,
Pour ses murs où s'enlace une vigne dorée,
Et sa fontaine pure, et son étroit jardin...

C'est là que je lirai, dès l'aube douce et verte,
Les poèmes d'Hafiz et le grave Koran.
Un cèdre allongera jusqu'à ma porte ouverte
Son feuillage verni, touffu, sombre, odorant.

Puisqu'il n'est pas d'endroit qu'une ville d'Asie
Ne surpasse en mystère, en calme, en volupté,
J'y connaîtrai la chaude et tendre frénésie
D'un chant de rossignol, dans le soir turc, — l'été.

Le temps effeuillera ses changeantes guirlandes
De l'aurore nacrée au crépuscule bleu,
Dans le sonore azur bruiront les sarabandes
Des guêpes d'émeraude et des frelons de feu;

Couleur d'ambre et de miel, mille flèches laquées
Siffleront à midi sur les vergers voisins.
J'écouterai jaillir au faîte des mosquées
L'aérien appel que font les muezzins;

Le couchant, saturé d'essences et d'aromes,
Couvrira d'un manteau de pourpre et de parfums
Et les marchés fiévreux et les paisibles dômes
Sous lesquels on coucha les califes défunts...

Et je verrai, plus tard, à l'heure où la pensée
Danse, plus ondoyante et vive qu'un jet d'eau,
Comme une lampe d'or, la lune balancée
Sur les toits blancs de Smyrne et de Cordelio.

Mais ni la vasque rose où mes paons viendront boire
Le cristal émaillé de leurs propres reflets,
Ni la pâle, limpide, et délicate moire
Que l'été trame au long des muets minarets,

Ni la voûte d'argent où plane l'astre courbe,
Ne pourront vous chasser, vivace souvenir
Du Passé tour à tour délicieux et fourbe
Et de ce bel émoi que j'aurai voulu fuir...

Car, pour exaspérer ma subtile souffrance
Par le rappel toujours présent des jours meilleurs,
Je veux, dans un jardin que le croissant nuance,
Qu'éblouissante et noble entre toutes les fleurs.

S'effeuille sur ma tombe une rose de France.

LE PLUS AIMÉ DE MES JARDINS ARABES...

Le plus aimé de mes jardins arabes
Est un enclos, sans fontaine et sans fleur,
Où des vieillards, en turban de couleur,
Psalmodiaient de sonores syllabes.

On s'y rendait par un sentier pierreux,
De vieux figuiers y déployaient leurs branches,
Un doux collier d'humbles terrasses blanches
Encadrait cet asile bienheureux.

Avant midi tout n'était que silence,
Les cris des geais seuls traversaient les airs,
Puis des femmes venaient, en voiles clairs,
Y reposer leur bavarde indolence;

On entendait leurs rires assourdis,
Un long murmure arrivait de la rade,
Et quelquefois, rasant la balustrade,
Passait un vol joyeux de pigeons gris.

Au pied d'un mur enguirlandé de lierre
Un fossoyeur à la barbe d'argent
Accomplissait son travail diligent
Avec des bruits de métal et de pierre...

La double stèle au marbre rose ou noir
Où se fanaient de pauvres broderies,
En recueillant les matinales pluies,
Pour les oiseaux se faisait abreuvoir.

Neige vivante, un essaim de colombes
Tourbillonnait dans l'azur éclatant,
Et, jusqu'au soir d'ambre et d'or, en chantant,
Des enfants nus couraient parmi les tombes.

Cimetière d'El-Kettar.

IL PLEUT, C'EST LE PETIT MATIN...

Il pleut, c'est le petit matin
Tout moiré de pluie argentine,
J'écoute pleurer le jardin
Sous ma fenêtre beyrouthine.

Ah, qu'il est faible et délicat,
Ce matin né parmi les palmes !
Il baigne d'un bleuâtre éclat
Les terrasses blanches et calmes.

J'entends la grenade éclater
Au pied des ocreuses murailles...
C'est vous, étourdissant été,
C'est toi qui vibres et tressailles;

C'est toi qui peignis, ce matin,
Couleur de turquoise fanée,
De cendre, d'argent, et d'étain
La chaude Méditerranée;

Et c'est toi qui vas suspendant
Des chaînes de brume et d'opale
Aux sycomores poignardant
La mauve moiteur matinale.

O trop tendres matins français,
Cette heure indolente d'Asie
Me fait oublier votre paix,
Votre odeur, votre poésie...

Tournoyant, des pigeons peureux,
Dont la pluie alourdit les ailes,
Glissent dans l'azur vaporeux,
Petits astres soyeux et frêles;

Quoique la ville dorme encor,
Pieux appel à quelque rite,
Une cloche de verre et d'or
Tinte à l'évêché maronite;

Là-bas, au-dessus du Bazar,
En arabesques parfumées,
Spirales de santal, d'attar,
Planent les premières fumées.

Mais soudain mille autres rumeurs
Jaillissent. La rade s'éveille.
Dans de polyglottes clameurs
Un vaisseau luisant appareille.

Et, — tel mon rêve vagabond,
Tendu vers des mers odorantes,
Pénètre, d'un splendide bond,
De roses, d'heureuses Sorrentes —,

Le vent, ivre d'algues, de sel,
Emportera ses voiles rousses
Vers quelque féerique archipel
Des marbres clairs, de sombres mousses...

Ah, mon cœur épris de beauté,
Quelle douce aurore latine
Vous fit trembler de volupté
Comme cette aube, en Palestine?

PALERME

Trop de musique, trop de livres, trop d'encens !
J'ouvris ma fenêtre sur la nuit finissante,
Une brise, varech et fleurs, tiède et puissante,
Alanguissait la rue étroite et sans passants ;

Sveltes et bleus comme des minarets persans
Des cyprès s'argentaient dans l'ombre décroissante,
On entendait une fontaine bruissante . . .
Et soudain, derrière les dômes pâlissants,

Je vis, plus douce que la molle transparence
De ces matins de perle où tremble un ciel de France,
Surgir, sur les jardins de jade et les toits d'or,

Comme une vague parfumée et purpurine,
L'aube de flamme rose où sommeillait encor
L'émail sicilien de Palerme marine.

GOUACHES

VENITIENNES

MIDI VENITIEN

La péotte glissante et la barque amarrée,
La façade ducale et l'étroit carrefour,
Mirent dans le canal sonore, tour à tour,
Leur image mobile et leur ombre moirée.

Voici, mousse marine ou glycine nacrée,
Intrigue, ton pont courbe, et ton palais, Amour . . .
Dans l'air bleu, douze fois, éclate sur la tour
L'heure d'or aux parfums de fruits et de marée.

La lente rame agite et mêle au flot changeant
Le reflet onduleux d'hippocampes d'argent
Dressés aux bords laqués et noirs de la gondole,

Et, tel un fastueux collier oriental,
Chaque goutte emprisonne, ardente girandole,
Tout l'azur irisé dans son cœur de cristal.

VERRERIE

Somptueux verres de Venise,
Aiguière, coupe, bocal,
Fragiles burettes d'église,
Ors frêles du hanap ducal,
Quand le soleil glisse et s'irise
A vos flancs de glauque cristal ;

(Et toi, précieux hippocampe,
Fantasque monstre cristallin,
Lorsqu'un rayon bleu de ma lampe
Emaille ton profil marin
Et scintille, étincelle, rampe
Sur toi, lézard, sur vous, dauphin ;)

Votre myrionyme flamme
Luit et jaillit de l'encrier,
Car elle éveille dans mon âme
(Qui fut celle d'un gondolier)
Le choc de velours d'une rame
Au mur du Palais Venier.

L'INFIDELE

Galéasses au môle de la Giudecca,
Aux flancs purs comme des amphores,
Le soir musical où mon rêve s'embarqua
Pour l'archipel aux noms sonores,
J'avais déjà pour vous un amour ancien.

Et longtemps je suivis des yeux les fils d'opale
De vos agrès, mirant leur réseau pâle
Au miroir fastueux du flot vénitien . . .

Comme un glaive courbe et phosphorescent,
Sur San Giorgio Maggiore, le croissant
S'enfonçait lentement vers la mer ténébreuse;

Chère Venise, sépulcre humide et soyeux,
Je te quittais pour une autre amoureuse...

FETE DE NUIT

Le méandre indolent
D'émeraude dorée
Que trace le flot lent
De Venise parée

S'enguirlande, ce soir,
De feux et de lanternes,
Mais au firmament noir
Glissent des astres ternes.

Arlequin saute et court
Du campanile au bouge...
Que le chemin est court
Du lys à l'œillet rouge !

Des rires et du chant
Jaillissent des gondoles;
Et, moi, je pense aux folles
De l'île Saint Clément.

Est-ce de trop de fêtes,
De musique et d'amour
Que leurs fragiles têtes
Eclatèrent un jour?

Et ton parfum, Lagune,
Toi, Ville, ta beauté,
Ton sortilège, ô Lune,
Et votre volupté,

O Nuits vénitiennes,
Furent-ils le flambeau
Où ces frèles phalènes
Trouvèrent leur tombeau?

Jouez, les guitaristes,
Vos refrains les plus beaux...
Je pense à des fronts tristes
Collés à des barreaux.

Vos heureuses roulades
Doivent aller souvent
Porter des sérénades
A leur morne couvent;

Puissent-elles entendre,
Dans leur tragique nuit,
L'écho lointain et tendre
De votre allègre bruit...

Car peut-être qu'alors, trompés par vous, leur rêve,
Leur peine, et leur désir,
Interminablement liés à cette grève
Avec le Souvenir,

Essayant d'évoquer d'autres heures de joie,
D'autres secrètes nuits,
Les canaux scintillants, et les masques de soie,
Et les bonheurs enfuis,

Oublieront un instant la cellule, les grilles,
Et le sombre préau,
Et reverront danser de belles jeunes filles,
Clairs fantômes sur l'eau.

Jouez plus fort, les guitaristes ! L'aube est grise
Sur les coupoles d'or.
O Ville au cher et double visage, Venise
De plaisir et de mort...

EXIL

O mes jardins d'alors!
Villa d'Este, Lido; plaisirs des yeux que dore
Un couchant florentin; vous, rives du Bosphore,
Et vous, Ile-de-France... O chers souvenirs morts!

FUSÉE

Théâtralement, d'un éclair
Le jardin sombre s'illumine.
Soudain, l'horizon devient clair
Et net, comme à l'aube argentine;
Des rayons bleus dansent au ciel,
Une poussière d'améthyste
Givre un if artificiel,
Puis tout s'éteint...
Règne, nuit triste.

CRÉPUSCULE

Entre les pins voyant danser l'eau miroitante,
Les cavales, fines et noires, de l'Adour,
Lasses de l'herbe amère et de l'ardeur du jour,
Ont désiré, ce soir, sa caresse irritante.

Héroïque galop après l'aride attente !
Le poitrail et le col ont creusé, tour à tour,
Les sillons argentés d'un fabuleux labour
Dans le flot où s'ébat la troupe haletante ;

Mais, de l'Espagne proche, un vent nocturne et froid
Ayant soufflé soudain une haleine d'effroi
Sur les sables fleuris de pourpres centaurées,

Leur farouche gardien, de l'œil les dénombrant,
Chante de rauques noms, et, le soleil sombrant,
Regagne son hameau, suivi d'ombres cabrées.

Etang d'Aureilhan, 1913.

TEL LE SAINT...

Les frères crestiens content que le sainct estoit en hermitage et faisait ses oraisons: et moult pigeons et paons li estoient autour, se que les ydolatres de ce païs estoit allez atail un arc et saiettes pour tirer a ces paons, laissa aler une saiete et cuida donner a paons et feri le sainct homme au coste destre. Si que morut de celui coup en la foi Jehsu Crist...

Tel le saint, dans ses oraisons,
Au jardin cuivré de lumière
Parmi ses paons et ses pigeons
Mourut tout doucement en faisant sa prière,
Je veux qu'un trait immérité
Pare de sang ma dernière heure.

C'est d'une insulte à la Beauté
Qu'en chantant les poètes meurent.

LES HEROS

A ce barbacole qui demanda à ses élèves de comparer Albert de Belgique à Dollard des Ormeaux.

Comment? un parallèle entre deux héroïsmes?
Abaisser les titans au scalpel fureteur
D'obscurs rapprochements, de vains parallélismes?
O naïf, enfantin rhéteur!

Tu voudrais disséquer, suivant toutes les règles,
Le bel enthousiasme et la témérité...
Qui donc comparera les lions et les aigles,
César et Buonaparte?

Pour diminuer l'un afin d'élever l'autre
Faut-il mettre en regard Duguay-Trouin et Bayard,
Cataloguer le saint, classifier l'apôtre,
Séparer Dupleix de Jean Bart?

A tous ces procédés qui sentent leur école
Faudra-t-il abaisser la Poésie et l'Art?
Doit-on étiqueter Léonidas, Dollard,
Et le tambour du pont d'Arcole?

Que non, rhéteur! Il ne peut être de rivaux
Chez ceux que, doctement, tu ranges et compiles:
Le nuage sanglant planant sur Roncevaux
N'obscurcit pas les Thermopyles.

La trompette d'argent du val pyrénéen
Ne fut ni le premier ni le dernier cantique;
Entends le triomphal sanglot prométhéen
Clamé du Caucase à l'Attique!

Ecoute-le jaillir du grand cœur frémissant
De cette humanité qu'inactif tu admires;
Vois le beau sang latin couler avec le sang
Des Byzances et des Palmyres...

Il n'est pas que ceux-là dont on chante les noms!
Héroïsmes cachés, épiques, innombrables,
Est-il, dans l'univers, assez de panthéons
Où graver vos faits admirables?

Entends monter vers toi, dans les livres sacrés,
Les pleurs de la Judée et les cris des Egyptes;
Entends Rome gémir, sous ses temples dorés,
Dans ses catacombes et dans ses cryptes.

L'héroïsme, crois-tu qu'il fut en Aragon
Moins hardi qu'en Pologne; et les terres nouvelles
Que Jason affrontait sous l'œil vert du dragon
Font-elles oublier l'Homme aux sept caravelles?

Ah, le bel héroïsme, il est partout ! Il est
Dans les cachots blafards de la Conciergerie ;
A Nantes ; à Wagram ; il est dans la forêt
Où mourut la Chouannerie . . .

Rhéteur, l'heure n'est plus aux subdivisions,
Mais plutôt, aux feuillets de tes doctes grimoires,
Comme des lys aux murs croulants des Ilions,
Vois naître et fleurir les victoires.

Vois, en ce seul hiver funèbre et meurtrier,
Empourprant la cité, rougissant jusqu'au fleuve,
Vois tout ce sang couler, et puis, vois le guerrier,
Moins grand peut-être que la veuve ;

Et cet adolescent, prompt aux brûlants combats,
Qui brave le shrapnel et qui rit à la mine . . .
Dis-moi, rhéteur, dis-moi, ne le ranges-tu pas
Avec Sophocle, dansant devant Salamine ?

Vois ce fier petit peuple, agonisant avec
Le sourire de ceux qui meurent pour l'Idée...
Qu'importe que son geste soit flamand ou grec,
Vois son âme, Dieu l'a guidée!

Atome, impondérable et subtil, du divin,
Idéal, ô cuirasse invincible et magique,
Forgée au grand brasier tragique de Louvain
Pour éterniser la Belgique,

C'est Toi qui, magnifique et prodigue, mêlas
Les larmes et le sang, les lauriers et les roses,
Dans nos récits d'enfance... Ah, ne t'insultons pas
Par de subtiles, vaines gloses!

Puisque a toujours brûlé dans nos cerveaux humains
Le soucieux désir de ces luttes amères,
Il faut, pour oublier tout ce sang sur nos mains,
De ces immortels éphémères.

Leurs sacrifices sont tous beaux également :
Des conquêtes d'Alsace aux carnages doriques,
C'est la flamme divine et son rayonnement
Qui laurent les fronts héroïques.

Qu'importent la victoire et le siècle et le lieu ?
— Dans les Andes, Pizarre, ou Bueil à Compiègne —
Un seul exploit humain fait oublier le règne
Du titan et du demi-dieu.

Qu'importe que la gloire ou que la renommée
Aient autour d'un beau nom fait bruire leurs voix ?
Les chefs sont maintes fois moins grands que leurs armées,
Les gueux plus nobles que leurs rois . . .

Et je te plains, rhéteur scolastique et futile,
Pygmée analysant les actions des dieux,
D'avoir même plongé ton regard inutile
Dans ce gouffre mystérieux !

Que pourrais-tu comprendre en ce temple des âmes,
Fol Œdipe, scrutant le Rêve illimité?
Divine énigme... autant interroger les flammes
Sur l'essence de leur clarté!

Ah, depuis trop de mois une sourde épouvante,
Glace nos mornes cœurs de son frisson obscur!
Trop de sang, trop de pleurs... Quel pur hiérophante
Forcera nos yeux vers l'Azur?

Qui saura nous montrer, après l'éclair, le prisme?
Secret justicier, dont le glaive irrité
Du double sang de Reims et d'Ypres fut teinté,
Ce sera toi, bel Héroïsme!

Et, tel le pâtre grec, tremblant d'apercevoir,
Devant le feu qui monte et l'ombre qui recule,
Dans un même regard de terreur et d'espoir
L'Aurore et le bûcher d'Hercule;

Malgré l'horreur des temps et l'innombrable deuil,
Nous souvenant que tes éblouissantes armes
Portèrent aux humains l'espérance et l'orgueuil
A travers des siècles de larmes,

Courbons nos fronts devant ces lumineux passants
Sans souci de peser leur clair fardeau de gloire...
Car ils ont su, prodigieux et frémissants,
Graver, aux pages de l'Histoire,

D'un geste surhumain, triomphal, indompté
Par le choc meurtrier des iniques batailles,
Le sceau mystérieux des saintes épousailles
De la Mort et de la Beauté!

ADIEUX À SPARTE

Voici l'heure où je dois te quitter. Ah, de moi
Il me semble, ce soir, que le bonheur s'écarte,
Et que tu ne veux pas, Hellade, que je parte,
Et qu'à mon cou tu joins tes deux bras, douce loi...

Mais je n'oublierai pas. Je te donne ma foi,
O point mystérieux sur l'obsédante carte!
Toujours les monts d'Aulide et la route de Sparte
Feront battre mon cœur d'un magnifique émoi;

Car je conserverai, trésor de ma mémoire,
Ton image dansante, en chlamyde de moire,
Rythmant tes flûtes d'or aux cymbales d'airain,

Et le beau souvenir de cette nuit hellène
Où j'entendis, mêlés à ton souffle marin,
Les pleurs d'Iphigénie et les sanglots d'Hélène.

1913

LES DIEUX S'EN VONT...

I

La mer

La somptueuse nef d'or, de chêne et d'émail,
Messagère de deuil ou porteuse de joie,
Dont l'aurique laissait traîner ses glands de soie
Parmi l'algue de pourpre et la fleur de corail,

. . .

O pêcheur étonné qui hâles ton trémail,
Tu ne la verras plus, sur la mer qui flamboie,
Passer, comme un splendide et lourd oiseau de proie,
Avec un guerrier blond, rêveur au gouvernail ;

De monstrueux vaisseaux, empanachés de flamme,
Sans voile frémissante et sans rythmique rame,
Au tumulte marin mêlent leur cri cinglant,

Et sous la moire verte où glissent les carènes,
Creusant dans l'eau mouvante un sillage sanglant,
Des hélices d'acier mutilent les sirènes.

II

La forêt

Voici, forêt lunaire et chère aux jeux des dieux,
Que tes nuits ne sont plus, comme jadis, troublées
Par des frissons de source et des fuites ailées
Et les rires des dryades en voiles bleus...

Car maintenant une hydre aux anneaux lumineux
Escalade les flancs déclives des vallées:
C'est le train, vomissant vers les voûtes stellées
Un souffle strié d'or, impur et charbonneux;

Et lorsque son haleine embrasée et stridente
Lacère le ciel rouge et qu'une odeur ardente
Emplit les halliers d'un panique désarroi.

Avec de rauques cris et des galops sonores,
Haletants de terreur et hennissant d'effroi,
Dans les bois profanés se cabrent les centaures.

III

L'azur

Aube, tranquillité, péristyles neigeux
Dressant leur fronton clair sur les pentes hellènes...
Un nouveau matin bleu se lève sur Athènes.
O silence sacré! Mais soudain, orageux,

Un sourd vrombissement de frelons fabuleux
Evoque la rumeur grondante des arènes;
Ces temples, où riaient des héros et des reines,
Quelle ombre oblique y met son profil anguleux?

Est-ce un fourbe épervier qui guette des colombes,
Ou ce dragon, ailé d'argent, qui sur les tombes
Grave la gigantesque empreinte de son bec?

Non. Impie et vertigineux rival d'Eole,
Brusque oiseau de métal déchirant l'azur grec,
L'aéroplane rose effleure l'Acropole.

TROIS HARMONIES

HARMONIE POUR UN SOIR DAUPHINOIS

Troupeaux las, claires faulx, grives dans les sillons,
Toi, trèfle bruissant, vous, grésillants grillons,
Soyez les chœurs furtifs et l'innombrable orchestre
Du simple, délicat, et mol automne alpestre...

Petite ville, aussi charmante qu'un hameau,
Dont le nom si français, si sonore, si beau,
Fixa pour tout un jour mon humeur vagabonde,
Je trouve tes balcons les plus tendres du monde.

Tout est calme, soyeux, irréel, argentin;
Ton couchant pâle a la nuance d'un matin,
Ta fontaine est la voix de captives ondines,
J'entends monter du val le cristal des clarines,
La brise tiède joue avec les cerisiers
Comme des mains sur une harpe...
Des rosiers,
Plus ingénus que l'œil d'une petite fille,
Haussent leur tête blanche au-dessus d'une grille.
Les volets verts d'une humble et joyeuse maison
S'entr'ouvrent, et j'entends jaillir une chanson,
Si fraîche, si jeune...
Ah, mon pauvre cœur nomade,
Ce bonheur que je cherche et qui toujours s'évade
Est là, peut-être?...
Mais, comme tant d'autres fois,
Sois satisfait du lac, des jardins, et des bois,
Des toits d'ardoise bleue où courent des fumées,
Des aurores d'argent que tu as tant aimées.

Par des chemins, toujours merveilleux et divers,
Sois heureux, simplement, de courir l'univers.
Tant que du jeune sang battra dans tes artères,
Les périlleux sentiers qui mènent aux Cythères

Partout surgiront sous tes pas, et chaque mur
Semblera te cacher quelque robe d'azur...

Traîtrise, tout cela, sentimental mensonge!

Songe plutôt que l'ombre aux flancs des monts s'allonge,
Que l'or crépusculaire est divin doublement
Puisqu'il luit dans la lampe et brille au firmament,
Que c'est l'heure de paix, de repos, de prière,
Où le blanc liseron, au mur de la chaumière,
Incline sa clochette et joint sa voix de fleur
Aux cloches des clochers qui modulent la leur...

Songe, rêveur, qui stérilement t'analyses,
Que les astres tremblant aux flèches des églises
Sont le plus sage phare, et qu'il n'est de flambeau
Plus tutélaire, même dans l'œil le plus beau...

Ton âme éclate? Tu délires et tu flambes?

Aligne pour toi seul tes petits dithyrambes!
La source, le bouvreuil, le vent, la rose-thé,
Sont un doux auditoire, et plein de charité.

Garde-toi tout entier pour l'ardente nature,
Et, courant sans regrets la féerique aventure
Vers l'horizon agreste ou l'horizon marin,
Sois content, pauvre cœur d'éternel pèlerin,
De te tromper toi-même en chantant sur la route.

Mais voici l'angélus, naïf et pur...

Ecoute.

La Tour-du-Pin, 1912.

HARMONIE POUR UN SOIR D'ITALIE

Nuit de Ravenne ou nuit de Parme,
Je me souviens d'un soir si pur
(Plus diaphane que l'azur
Et plus transparent qu'une larme),

D'un soir si pur, qu'une chanson,
Traversant l'air calme, fut telle
Qu'une harmonieuse dentelle
Faite d'un rire et d'un frisson.

Aux ailes d'une vocalise
La voix adorable monta
Des jardins de la Steccata,
Ce fut d'une tristesse exquise...

Ou me trompé-je? Etait-ce au chœur
De Notre-Dame-Ravennate
Que jaillissait cette cantate
Vers les sept rubis de son cœur?

Qu'importe? Amoureuse ou brutale,
D'une cellule ou d'un balcon,
Plainte d'ardeur ou d'abandon
Dans la nuit trop sentimentale,

Qu'importe? Une femme chantait
— Jeune ou vieille, nonne ou gredine,
Ariette, hymne, ou cavatine —
Son chaud, voluptueux secret.

Et, déjouant les portes closes
Qui muraient ma sévère humeur,
Ce cri fit fleurir dans mon cœur
Des larmes, du rire, et des roses.

On aurait dit le tendre vol
D'une colombe paresseuse,
La lente, lointaine berceuse
D'une fontaine en porcelaine,
Ou bien l'âme d'un rossignol
Soupirant au croissant sa peine.

Ce trille de pâtre amoureux,
Fraîche arabesque capriote,
Devrait-il alanguir sa note
Jusque dans mon exil frileux ?

Me faudra-t-il entendre, arpège,
Le preste cristal de ta voix
Sous mon banal et morne toit
Qui plie et gémit sous la neige?

Chez l'amant des filles du Rhin,
Ah, pourquoi faut-il que revienne,
Jaune guitare italienne,
Ton mol et sensuel refrain?

Et puisque je me barricade
Avec Parsifal et Klingsor
Dans ma rude ville du Nord...
Qu'y viens-tu faire, sérénade?

Nuits douces comme des baisers,
Jardins brûlants comme des lèvres,
Il ne me reste de vos fièvres
Que des regrets inapaisés;

Et je t'ajoute, angoisse vaine,
A mon innombrable désir,
O cruel, ô beau souvenir
D'un soir de Parme . . . ou de Ravenne.

HARMONIE POUR UN SOIR GREC

Heure pourpre où fleurit un blanc vol de mouettes,
Et toi dont je rêvais quand je lisais Byron,
Parfumé de laurier, de miel, de violettes,
Vent de Missolonghi qui promets à mon front
La fraîcheur des nuits violettes,

Vous ayant désirés si fortement, avec
Toute la fièvre de ma chaude adolescence,
Dans l'odeur, sensuelle et vive, du varech,
Ce soir, je vous possède enfin, brève puissance
Du noble crépuscule grec !

Comme un lierre, Itiès embrasse les collines
Parmi les oliviers au feuillage changeant;
Des tartanes et des felouques levantines
Heurtent au môle, ourlé de coquilles d'argent,
Leurs flancs trop lourds d'herbes marines.

Au loin, sur les monts roux, encore soleilleux,
La tour d'une forteresse vénitienne,
Sépulcre triomphal d'un doge audacieux,
Clame inlassablement sa puissance ancienne
A l'impassible azur des cieux;

Miroitant à mes pieds, la mer Ionienne
(Telle, aux jours fabuleux de l'intrépide Argo,
Sa voix berçait les pleurs d'Andromaque et d'Hélène...)
Scande de ses flots bleus les rythmes inégaux
D'une éternelle ode païenne.

Du rivage sonore et d'écume argenté
Jusqu'à l'horizon rose, où fuit la voile oblique,
Monte traîtreusement du sein d'Aphroditè
Le frisson précurseur, ardent, et magnifique,
De la nocturne volupté;

Et sur la grève, assis autour d'un feu de joie,
Graves et contemplant les étincelles d'or,
Des pêcheurs, aux profils cruels d'oiseaux de proie,
Chantent l'Amour, la Guerre, et la Gloire, et la Mort,
Comme aux jours illustres de Troie.

Patras, Péloponèse, 1913.

FLAMME

L'Aube m'a dit : Je suis l'Améthyste éternelle.
Ami, sans moi la mer, et la terre, et les cieux,
Ne seraient, — car c'est moi qui fais la Nuit si belle, —
Qu'un abîme espérant le sourire des Dieux.
Sans moi, tu n'aurais pas la couleur et les ombres,
Le feuillage pourpré, l'air parfumé de miel ;
Tout dormirait, silencieux, dans les bras sombres
De l'inerte démon du gel.

Mais je viens, lente et claire, et mon âme légère
Prodigue au firmament, aux monts, aux flots marins,
— O Beauté ! — la fluide et la chaude lumière,
Et la douceur du jour palpite dans mes mains.
Je viens, et le nocturne azur, émerveillé, se dore,
Et frémit de sentir mes doigts magiciens
Entr'ouvrir cette fleur adorable, l'aurore,
Et ces calices, les jardins.

Je suis celle qui fit s'épanouir le monde
Au sein du tourbillon planétaire et sans loi;
Je suis l'apaisement de la terre et de l'onde.
L'initial frisson et le premier émoi...
Je suis le blanc réveil après la nuit de fièvre.
Et quand, sur l'horizon matinal, j'ai penché
Mon visage de nacre et l'ardeur de ma lèvre,
J'étoile les yeux de Psyché.

Je suis l'Ange, la Fée, et l'Eve inassouvie.
L'astre, le nimbe, et l'auréole, et le rayon;
Je suis le feu, je suis l'amour, je suis la vie,
L'arche d'or où pâlit la constellation.
O Poète, j'étais avant toutes les choses.
Ardente et calme, au sein d'un royaume irréel,
Plus pure que la neige, et la vierge, et les roses...
Car je suis le Rêve éternel.

TABLE

TABLE

REVEIL 11

I

CENDRES

Cendres, où glacés... 21
Vierge feuillet... 23
LE BERCEAU 25
Il n'est que la prière... 31
LEÇON 32
LES PLAISIRS DU MATIN 34
LA PLAINTE DE DON JUAN 35
GINTY 38
MUSIQUE 40
SEPULCRE 42
PAQUES 44
INVOCATION 46
STANCES 48

L'INCERTITUDE..... 50
LA COURSE..... 52
LA RECOMPENSE..... 54
PETITE PRIERE..... 56

II

JADES

Jades précieux... 61
LA REVANCHE DU PAON..... 63
STEPHANIE..... 78
LA SALLE DES FETES DU ROI HAAKON..... 83
LE PAON BLANC..... 86
Tours de Dieu! Poètes!..... 91
LE BEAU REVE..... 94
LE PETIT SQUARE..... 99
MISSISSIPI..... 102
QUATRE CHANSONS
Chanson de Norvège..... 107
Chanson persane..... 109
Chanson de Cornouaille..... 111
Chanson de Crimée..... 113
LE TRIPLE HOMMAGE
Prélude..... 116
I..... 118
II..... 120
III..... 122
QUATRE POEMES DE LI-PO
En écoutant Chun 127
Au printemps..... 128
La lune sur le défilé fortifié..... 129
Une chanson de Ch'an-Kan 131

CONTE FUNEBRE..... 133
NUITS DE MAI..... 135
SCRIABINE..... 145
LE DERNIER TRAVAIL D'HERCULE..... 152
DIALOGUE..... 159

III

SOIES

Soie! Enveloppant... 171
L'ATTENTE..... 173
Enfin, c'est l'amicale... 176
Ah, j'ai longtemps rêvé... 178
O Bien-aimée, écoute... 178
HOMMAGE..... 184
PETITE SUITE AMOUREUSE
Si d'un émoi profond... 188
Et si mon esprit, las... 190
Mais si, d'un grand frisson... 192
SUR UN EXEMPLAIRE DE SHELLEY..... 194
De toutes ces beautez... 196
GRACES..... 198
PROMESSE..... 200

IV

ORS

Ors, dans la mémoire... 205
LA ROSE AU JARDIN SMYRNIOTE..... 207
Le plus aimé de mes jardins arabes... 212
Il pleut, c'est le petit matin... 215
PALERME..... 219

GOUACHES VENITIENNES
Verrerie 223
Midi Vénitien 225
L'Infidèle 227
Fête de Nuit 229
EXIL 234
FUSEE 235
CREPUSCULE 236
Tel le Saint... 238
LES HEROS 240
LES DIEUX S'EN VONT
La mer 252
La forêt 254
L'azur 256
HARMONIE POUR UN SOIR DAUPHINOIS 260
HARMONIE POUR UN SOIR D'ITALIE 264
HARMONIE POUR UN SOIR GREC 269
FLAMME 272

ACHEVE D'IMPRIMER

le quinze mai mil neuf cent vingt deux

PAR

LA SOCIETE DES EDITIONS DV DAVPHIN

A MONTREAL

POETES CANADIENS

BEAUCHEMIN, NEREE .	.Les Floraisons Matutinales, 1897.
BUSSIERES, ARTHUR DE	.Les Bengalis.
CHARBONNEAU, JEAN .	.Les Blessures, (Paris, Lemerre, 1912).
— —	L'Age de Sang, (Paris, Lemerre, 1920).
CHEVRIER, RODOLPHE .	.Tendres Choses, (Montréal, 1892).
CHOPIN, RENE	.Le Cœur en Exil, (Paris, Crès, 1912).
CREMAZIE, OCTAVE . .	.Poésies, (Québec, 1882).
DELAHAYE, GUY	.Les Phases, (1910).
— —	Mignonne . . ., (1912).
DEMERS, HECTOR . . .	.Les Voix Champêtres, (Montréal, 1912).
DESROCHES, EMERY . .	.Poèmes.
FERLAND, ALBERT . . .	.Le Canada Chanté, (1908-1910).
FRECHETTE, LOUIS . . .	.La Légende d'un Peuple, (Paris, 1887).
GARNEAU, ALFRED . .	.Poésies, (Montréal, Beauchemin, 1908).
GILL, CHARLES	.Le Cap Eternité, (1919).
LAMONTAGNE, BLANCHE	.Visions Gaspésiennes, (1913).
— —	Par nos Champs et nos Rives, (1917).
— —	La Vieille Maison, (1921).
LEMAY, PAMPHILE . . .	.Tonkourou, (Québec, 1888).
— —	Les Gouttelettes, (Montréal, 1904).
LORANGER, JEAN . . .	.Poèmes, (1922).
LOZEAU, ALBERT . . .	.L'Ame Solitaire, (Paris, 1907).
— —	Le Miroir des Jours, (Montréal, 1912).
MICHAUD, BENJAMIN .	.Poèmes.
MORIN, PAUL	.Le Paon d'Email, (Paris, Lemerre, 1911).
— —	Poèmes de Cendre et d'Or, (Editions dv Davphin, 1922).
NELLIGAN, EMILE . . .	.Oeuvre, (Montréal, 1903).
RAINIER, LUCIEN . . .	.Poèmes.
ROY, JOSEPH HORMISDAS	.Voix Etranges, (Editions de l'Etoile, 1902).

A MONTREAL — LA SOCIÉTÉ DES ÉDITIONS DV DAVPHIN